

ART in Embassies Program | U.S. Embassy Paris



The Ties that Bind
Les liens qui nous unissent

James P. Leonard

**Statue of Liberty Being Repaired,
Brooklyn, New York; 1984**

Copper, 37 x 27 $\frac{3}{4}$ x 10 $\frac{3}{4}$ in.

Collection of American Folk Art Museum, New York
Gift of Katherine Willner, 1986.19.001

James P. Leonard

***Statue of Liberty Being Repaired,
Brooklyn, New York; 1984***

Cuivre, 94 x 70,5 x 27,3 cm

*Collection of American Folk Art Museum, New York
Don de Katherine Willner 1986.19.001*



Ambassador Craig R. Stapleton and Mrs. Dorothy W. Stapleton
L'Ambassadeur Craig R. Stapleton et Madame Dorothy W. Stapleton

The Ties that Bind

Welcome to 41, rue du Faubourg Saint-Honoré, the historic Residence of the United States Ambassador to France. This magnificent home, in the heart of Paris, is a masterpiece in its own right, a veritable museum of art, architecture, and history. In addition to a remarkable permanent art collection, the Residence currently houses an outstanding collection of paintings, sculpture, and folk art loaned via the ART in Embassies Program. My wife, Dorothy, and I take pleasure in the privilege of sharing these American treasures with you.

We are honored that President Bush asked us to serve in France. The United States and France share a deep friendship, established and fortified as our two nations have joined forces again and again, in times of war and peace, to preserve freedom and democracy during some of history's critical moments. From these challenges and trials rose a pantheon of great figures. Americans revere Lafayette, Rochambeau, and De Gaulle just as the French celebrate Franklin, Pershing, and Eisenhower. Today we live in another critical period, and in keeping with history, our two great nations continue to collaborate on the vital issues of our time. Inspired by this history, we hope, by showing this home, this museum and its art, to continue this tradition of Franco-American friendship, respect, and cooperation.

A history of exchange, demonstrated by French and American artists alternately challenging and inspiring each other, binds our nations together. No period exemplifies this bond better than the late nineteenth century, when French artistic expression drew many of America's premier artists to Paris to study and embrace the new Impressionism. Some of the most notable of these painters produced the majority of pieces we selected for this exhibition.

Four of these Americans studied at the École des Beaux-Arts and another ten mastered their own painting styles at the Académie Julian. Five of them also painted in Giverny. Upon their return to the United States, these innovators continued to collaborate, founding art colonies across the country, specifically the Cos Cob, Old Lyme, and Mystic schools in Connecticut. Their work, bearing strong French influences, came to be called American Impressionism.

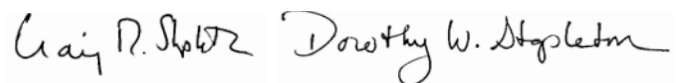
These works join the remarkable collection already on the walls of the Residence, complementing it in stature and style. The portrait of George Washington attributed to Charles Wilson Peale is surrounded by four portraits of women by John Singer Sargent (National Gallery, Washington and New Britain Museum, Connecticut). Visitors looking for the Winslow Homer (National Gallery, Washington) landscape will first see Residence favorites, the William-Adolphe Bouguereau allegories of Fortune, Friendship, and Love donated by Chester Dale, one of the founders of the National Gallery of Art in Washington, D.C.

You will also see artistic representations of the Statue of Liberty, one of the greatest symbols of friendship and freedom. The French Republic presented *Liberty Enlightening the World* to the United States in honor of the centennial of our nation. In 1986, the American Folk Art Museum commissioned artists to produce artwork celebrating Lady Liberty for the centennial of her dedication. Seven pieces from this collection are on display in the Residence.

We are also exhibiting work by two personal friends, contemporary American sculptor Anne Mimi Sammis and watercolorist Barbara Ernst Prey. The American artists who studied in France a century ago influenced both women.

We are very grateful for the collaborative efforts of the ART in Embassies Program, under the direction of Anne Johnson, and the generosity of the National Gallery of Art, Washington; The New Britain Museum of American Art, Connecticut; Spanierman Gallery, New York City; the Florence Griswold Museum, Old Lyme, Connecticut; the Terra Foundation for American Art, Musée d'Art Américain Giverny, France; and the American Folk Art Museum, New York City. We also wish to offer a special thanks to Sue Massey Williamson, an art educator and author who served as guest curator for this exhibition.

We trust that this exhibition will help inspire both Americans and French about the "Ties that Bind" our two countries.



Ambassador Craig R. Stapleton and Mrs. Dorothy W. Stapleton
Paris, January 2006

Les liens qui nous unissent

Bienvenue au 41, rue du Faubourg Saint-Honoré, résidence historique de l'Ambassadeur des Etats-Unis en France. Cette magnifique maison, au cœur de Paris, est en soi un chef-d'œuvre, un véritable musée d'art, d'architecture et d'histoire. Outre sa remarquable collection permanente, la Résidence accueille actuellement une exceptionnelle collection de peintures, de sculptures et d'art populaire prêtée par le programme ART in Embassies. Ma femme Dorothy et moi-même sommes heureux du privilège qui nous est donné de partager ces trésors américains avec vous.

C'est pour nous un honneur d'avoir été choisis par le président Bush pour représenter les Etats-Unis en France. La France et l'Amérique partagent depuis longtemps une profonde amitié, maintes fois renforcée lorsque nos deux nations ont uni leurs forces, en temps de guerre comme en temps de paix, pour préserver la liberté et la démocratie dans les heures critiques de l'histoire. De ces défis et de ces épreuves a surgi un panthéon de grands hommes. Les Américains vénèrent Lafayette, Rochambeau et De Gaulle, tout comme les Français glorifient Franklin, Pershing et Eisenhower. Aujourd'hui nous vivons à nouveau une période critique et, fidèles à leur histoire, nos deux grandes nations continuent de collaborer pour faire face aux questions vitales de notre temps. Inspirés par cette histoire, nous espérons, en montrant cette maison, ce musée et ses œuvres d'art, poursuivre la tradition de l'amitié franco-américaine, fondée sur le respect et la coopération.

Il existe entre nos deux nations une histoire d'échanges culturels, illustrée par une alternance de rivalité et d'inspiration mutuelle entre les artistes français et américains. Aucune autre période ne traduit mieux ce lien que la fin du XIXe siècle, quand l'expression artistique française attira les premiers artistes d'Amérique, venus à Paris pour étudier et embrasser l'Impressionnisme débutant. Quelques-uns des plus remarquables de ces peintres ont produit la majorité des œuvres que nous avons sélectionnées pour cette exposition.

Quatre de ces Américains ont étudié à l'École des Beaux-Arts et dix autres ont acquis leur propre style de peinture à l'Académie Julian. Cinq d'entre eux ont également travaillé à Giverny. A leur retour aux Etats-Unis, ces hommes novateurs ont continué à collaborer ; ils ont fondé des communautés d'artistes à travers le pays, en particulier les écoles de Cos Cob, Old Lyme et Mystic dans le Connecticut. Leurs œuvres, fortement teintées d'influence française, formèrent ce que l'on appelle l'Impressionnisme américain.

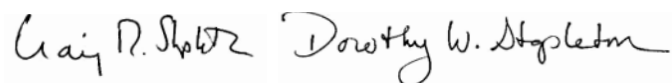
Ces peintures ont rejoint la remarquable collection déjà accrochée aux murs de la Résidence, et ajoutent à sa richesse et à son style. Le portrait de George Washington attribué à Charles Wilson Peale est entouré de quatre magnifiques portraits de femme dus à John Singer Sargent (National Gallery, Washington et New Britain Museum, Connecticut). Les visiteurs cherchant le paysage de Winslow Homer (National Gallery, Washington) verront d'abord les favoris de la Résidence : les Allégories de la Fortune, de l'Amitié et de l'Amour, de William-Adolphe Bouguereau, offerts par Chester Dale, un des fondateurs de la National Gallery of Art à Washington.

On verra aussi des représentations artistiques de la Statue de la Liberté, un des plus grands symboles de l'amitié et de la liberté. La République Française fit présent de La Liberté éclairant le monde aux Etats-Unis en l'honneur du centenaire de notre nation. En 1986, l'American Folk Art Museum a passé commande à des artistes pour produire des œuvres célébrant Dame Liberté à l'occasion du centenaire de son inauguration. Sept pièces de cette collection sont exposées à la Résidence.

Nous présentons aussi des œuvres de deux amies intimes, le sculpteur américain contemporain Anne Mimi Sammis et la coloriste Barbara Ernst Prey. Les artistes américains qui étudièrent en France au siècle dernier ont influencé ces deux femmes.

Nous sommes très reconnaissants au Programme ART in Embassies pour sa collaboration, sous la direction d'Anne Johnson, ainsi qu'à la National Gallery of Art de Washington; au New Britain Museum of American Art dans le Connecticut; à la Spanierman Gallery de New York; au Florence Griswold Museum, à Old Lyme dans le Connecticut; à la Terra Foundation du Musée d'Art Américain Giverny en France ; ainsi qu'à l'American Folk Art Museum de New York. Nous voulons également adresser un remerciement tout particulier à Sue Massey Williamson, professeur d'art et créateur, qui a bien voulu être le conservateur de cette exposition.

Nous espérons que cette exposition contribuera à inspirer les Américains et les Français dans « Les liens qui unissent » nos deux pays.



*M. l'Ambassadeur Craig R. Stapleton et Mme Dorothy W. Stapleton
Paris, Janvier 2006*

The **ART** in Embassies Program

The ART in Embassies Program (ART) is a unique blend of art, diplomacy, and culture. Regardless of the medium, style, or subject matter, art transcends barriers of language and provides the means for the program to promote dialogue through the international language of art that leads to mutual respect and understanding between diverse cultures.

Modestly conceived in 1964, ART has evolved into a sophisticated program that curates exhibitions, managing and exhibiting more than 3,500 original works of art loaned art by U.S. citizens. The work is displayed in the public rooms of some 180 U.S. embassy residences and diplomatic missions worldwide. These exhibitions, with their diverse themes and content, represent one of the most important principles of our democracy: freedom of expression. The art is a great source of pride to the U.S. ambassadors, assisting them in multi-functional outreach to the host country's educational, cultural, business, and diplomatic communities.

Works of art exhibited through the program encompass a variety of media and styles, ranging from eighteenth century colonial portraiture to contemporary multi-media installations. They are obtained through the generosity of lending sources that include U.S. museums, galleries, artists, institutions, corporations, and private collections. In viewing the exhibitions, the thousands of guests who visit U.S. embassy residences each year have the opportunity to learn about our nation – its history, customs, values, and aspirations – by experiencing firsthand the international lines of communication known to us all as art.

The ART in Embassies Program is proud to lead this international effort to present the artistic accomplishments of the people of the United States. We invite you to visit the ART web site, <http://aiep.state.gov>, which features on-line versions of all exhibitions worldwide.

Le Programme **ART** in Embassies

Le Programme ART in Embassies (ART) est un mariage unique entre l'art, la diplomatie et la culture. Quel que soit le moyen d'expression, le style ou le sujet, l'art transcende les barrières de la langue et permet à ce programme de promouvoir le dialogue par le langage international de l'art, qui amène à la compréhension et au respect mutuels entre des cultures différentes.

Après des débuts modestes en 1964, ART s'est beaucoup développé et, désormais, il organise des expositions, gère et expose plus de 3 500 œuvres originales prêtées par des Américains. Ces œuvres sont exposées dans les pièces de réception de quelque 180 résidences d'ambassadeurs américains et missions diplomatiques dans le monde entier. Avec une grande diversité de thèmes et de formes, ces œuvres d'art représentent l'un des plus importants principes de notre démocratie : la liberté d'expression. Ces collections sont une grande source de fierté pour les ambassadeurs américains ; elles facilitent leurs contacts avec les divers publics du pays hôte, que ce soit dans les milieux de l'éducation, de la culture, des affaires ou de la diplomatie.

Les œuvres d'art exposées dans le cadre du programme couvrent une grande variété de supports et de styles, des portraits de l'époque coloniale du XVIIIe siècle aux installations contemporaines multi-media. Elles entrent dans le programme grâce à des prêts généreusement consentis par des musées, des galeries, des artistes, des institutions, des entreprises et des collections privées d'Amérique. En regardant les œuvres exposées, les milliers d'invités de nos ambassades ont chaque année l'occasion de mieux connaître notre nation – son histoire, ses coutumes, ses valeurs et ses aspirations – par ce lien direct et universel que nous connaissons tous et qui est l'art.

Le programme ART in Embassies est fier de mener cet effort international de présentation des réalisations artistiques du peuple américain. Nous vous invitons à visiter le site internet de ART, <http://aiep.state.gov>, qui présente des versions en ligne de toutes nos expositions dans le monde.

The Residence

The magnificent Residence of the U.S. Ambassador to France was originally built by the Baroness de Pontalba, née Micaela Leonarda Almonester of New Orleans, Louisiana. In 1836, she bought the property at forty-one rue du Faubourg Saint-Honoré and also the Hôtel d'Havré on the rue de Lille. She engaged the architect Louis Tullius Joachim Visconti, who had built Napoleon's tomb at Les Invalides and redesigned part of the Louvre, to work on the project. They demolished the existing house on Faubourg Saint-Honoré and dismantled the Hôtel d'Havré in order to use windows, ironwork, stone staircases, and boiseries for the new Hôtel de Pontalba.

Upon completion, the house immediately became a Paris landmark, and as Visconti's first large private residence, it helped establish his professional reputation. Each of the principal rooms has a view of the two-acre garden and lawns, which give the Hôtel its sense of seclusion. The Baroness lived here until her death in 1874, when the house and furnishings were sold to Baron Edmond de Rothschild, scion of the great banking family.

Baron de Rothschild hired architect Félix Langlais to remodel the façade, raise the roofline, and extend the two wings, creating an H-shaped plan. Interior remodeling incorporated architectural decoration, paneling, molding, and furnishings acquired from an eighteenth century house on the rue du Bac belonging to the famous banker Samuel Bernard, Comte de Coubert. Today, a replica of the Samuel Bernard Salon is in the Residence, while the original elements are in the Israel Museum in Jerusalem. In 1934, Maurice de Rothschild inherited the Hôtel from his father, but before he could begin further renovations, World War II intervened.

In 1941, Hermann Goering claimed the Hôtel as the officers' club for the Luftwaffe. Although the house was stripped of its art and furniture, the structure survived relatively unscathed. The United States Government purchased the building from the Rothschild family in 1948, and it was used as office space for the Embassy until 1966.



Rear facade of the Residence as viewed from the garden.
Façade arrière de la Résidence, donnant sur le jardin.

When renovation began to turn the Hôtel into the United States Ambassador's Residence, the house had lost a great deal of its elegance; it was missing wood paneling, parquet floors, ironwork railings, chandeliers, stairways, and furnishings. It has taken many years of tireless and devoted effort by many determined and generous individuals to restore the Residence. Fortunately, the panels from the Chinese Lacquer Room, that had been the talk of Paris in its day, were recovered from scattered sources; French paneling, ironwork, staircases, and furnishings of the eighteenth century, have also been recovered.

A few American touches have been added to the Residence – a hand-tufted carpet of exquisite workmanship for the first floor hallway and original artifacts from the lives of Thomas Jefferson, Benjamin Franklin, and Charles Lindbergh in the guest bedrooms. A replica of the leather swivel chair, which Jefferson had personally designed for his desk at Monticello, stands in the library. Today, the Residence is a magnificent symbol of the United States in France.

La Résidence

La résidence de l'ambassadeur des Etats-Unis en France a été construite à l'origine pour la baronne Micaela Leonarda de Pontalba, née Almonester, de La Nouvelle-Orléans, en Louisiane. En 1836, Mme de Pontalba acquit la propriété du 41, rue du Faubourg Saint-Honoré ainsi que l'hôtel d'Havré, rue de Lille. Elle confia le chantier à l'architecte Louis Tullius Joachim Visconti, qui avait édifié le tombeau de Napoléon aux Invalides et transformé une partie du Louvre. Ils firent raser la maison du Faubourg Saint-Honoré et démolir l'hôtel d'Havré pour récupérer des fenêtres, des ferronneries, des escaliers en pierre et des boiseries destinés au futur hôtel de Pontalba.

Aussitôt achevé, l'hôtel devint un des hauts lieux de la capitale. Il contribua à asseoir la réputation professionnelle de Visconti, dont c'était la première commande d'habitation privée. Les pièces principales donnent toutes sur les huit mille mètres carrés de jardins et pelouses qui préservent la tranquillité des lieux. La baronne y vécut jusqu'à sa mort en 1874, où il fut vendu avec ses meubles au baron Edmond de Rothschild, issu de l'illustre famille de banquiers.

Edmond de Rothschild demanda à l'architecte Félix Langlois de remanier la façade, surélever la toiture et agrandir les deux ailes afin de créer un plan en « H ». L'intérieur entièrement redécoré reçut des éléments d'architecture, des lambris, des moulures et des garnitures provenant d'un hôtel du XVIIIe siècle, rue du Bac, qui appartenait au banquier Samuel Bernard, comte de Coubert. Une copie du salon de Samuel Bernard a été installée à la résidence de l'ambassadeur, l'original étant conservé à l'Israel Museum de Jerusalem. En 1934, Maurice de Rothschild hérita de l'hôtel légué par son père, mais la Seconde Guerre mondiale ne lui laissa pas le temps d'entreprendre d'autres rénovations. En 1941, Hermann Goering réquisitionna l'hôtel pour y installer le club des officiers de la Luftwaffe. A la fin de la guerre, il ne restait plus un meuble ni une œuvre d'art, mais l'architecture était relativement intacte. En 1948, l'Etat américain a acheté l'hôtel à la famille Rothschild, pour y abriter les bureaux de l'ambassade jusqu'en 1966.

Lorsque commencèrent les travaux destinés à le reconverter en résidence de l'ambassadeur des Etats-Unis, l'ancien hôtel de Pontalba avait beaucoup perdu de son élégance. Les lambris, les parquets, les ferronneries, les lustres, les escaliers et les meubles

avaient presque tous disparu. Il a fallu des années d'efforts pour mener à bien la restauration de la résidence grâce à la détermination et à la générosité de nombreuses personnes. Par chance, on a pu reconstituer les panneaux du salon des laques de Chine, célèbres dans le Paris de l'époque et dispersés entre-temps. Des lambris, ferronneries, escaliers et meubles du XVIIIe siècle ont pu être retrouvés également.

Quelques touches américaines sont venues agrémenter la résidence : un tapis noué à la main, de très belle facture, dans le vestibule, et des objets historiques évoquant les vies de Thomas Jefferson, Benjamin Franklin et Charles Lindbergh dans les chambres des invités. On peut voir dans la bibliothèque une réplique du fauteuil pivotant en cuir que Thomas Jefferson avait dessiné lui-même pour son bureau de Monticello, en Virginie. La résidence constitue à présent un superbe symbole des Etats-Unis en France.



Front facade and interior courtyard of the Residence as viewed from rue du Faubourg Saint-Honoré | Façade principale et cour intérieure de la Résidence donnant sur le Faubourg Saint-Honoré.

Part I: American Artists in France

Paris was the epicenter of the art world in the late nineteenth century. Aspiring American artists traveled there in record numbers to study in the ateliers of French artists and at prestigious art academies, to exhibit works at the Paris Salon, and to paint in the French countryside. While the Americans went in search of formal academic training, they eventually were drawn to the aesthetic developments of Impressionism and Post Impressionism.

The Americans were also responding to the growing demands and evolving tastes of the art market in the United States, where they returned to practice and teach the techniques they had learned abroad. Their experiences provided a stimulus for more sophisticated art instruction, as well as for the formation of various art clubs and organizations. They created art colonies similar to those they had experienced in Giverny and elsewhere in the French countryside. These colonies provided a spirit of camaraderie for the artists and were also testing grounds for new ideas, themes, and styles.

This part of the exhibition reveals the numerous ways in which American artists assimilated what they had learned abroad.

Partie I :

Les artistes américains en France

A la fin du XIXe siècle, Paris était l'épicentre du monde de l'art. Les artistes américains ambitieux s'y rendaient en grand nombre pour étudier dans les ateliers des artistes français et dans les académies de peinture prestigieuses, pour exposer leurs œuvres au Salon de Paris et pour peindre les paysages français. Les Américains venus chercher avant tout une formation académique, se trouvaient finalement attirés par les évolutions esthétiques de l'Impressionnisme et du Post-Impressionnisme.

Les Américains répondaient également aux demandes croissantes et à l'évolution des goûts du marché de l'art aux Etats-Unis où, une fois rentrés, ils appliquèrent et enseignèrent les techniques apprises à l'étranger. Leurs expériences donnèrent une impulsion à un enseignement de l'art plus sophistiqué, ainsi qu'à la formation de divers clubs et groupements artistiques. Ils créèrent des colonies d'artistes semblables à celles qu'ils avaient connues à Giverny et ailleurs dans la campagne française. Ces communautés offraient une atmosphère de camaraderie aux artistes, tout en constituant un terrain d'essai pour de nouvelles idées, de nouveaux thèmes, de nouveaux styles.

Cette partie de l'exposition révèle les nombreuses manières dont les artistes américains ont assimilé ce qu'ils avaient appris à l'étranger.

Theodore Earl Butler (1860-1936)

Theodore Earl Butler was an important member of the Anglo-American colony at Giverny, France, at the turn of the century. A resident of the village for over three decades, he was one of only a few American painters to have direct contact with Claude Monet. Although light and color played a vital role in his art throughout his career, Butler responded to a number of aesthetic forces. He eventually developed a highly original style, based on a refined synthesis of Impressionist and Post-Impressionist tendencies. In Paris, his landscapes and genre subjects were championed by some of the most progressive dealers of the day, including Ambroise Vollard and Paul Durand-Ruel.

Butler was born in Columbus, Ohio, in 1860. He received his first art instruction from a Mr. Fowley (or Foley), a panorama painter, while studying at Marietta College. Intent on pursuing an artistic career, he went to New York City in 1882, enrolling in classes at the Art Students League. Three years later he traveled to Paris, accompanied by his friend and fellow artist, Philip Leslie Hale. In the French capital, Butler continued his training at the Académie Julian, the Académie Colarossi and at the Grande Chaumière. He also studied with Emile Auguste Carolus-Duran, a prominent portraitist. In 1888 he exhibited at the Paris Salon for the first time, winning an honorable mention for *La Veuve* (The Widow). During this period, Butler worked in a traditional academic style, focusing his attention on figure subjects.

Butler made his first visit to Giverny in the summer of 1888. He returned to New York later in the fall, and remained in the city throughout the following year. During that time, he exhibited *La Veuve* at the National Academy of Design and contributed several works to the annual exhibition of the society of American Painters in Pastel. He returned to Giverny in the spring or summer of 1890. There, inspired by the rural landscape, by the clear, northern light of the Seine Valley, and by the example of several of his fellow American painters, such as John L. Breck and Willard Metcalf, Butler began working en plein air, experimenting with aesthetic precepts associated with Impressionism.

Due to his father's illness, Butler returned to the United States in the fall of 1890. He remained in America for a year, dividing his time between New York City and Columbus. However he returned

to France in the autumn of 1891. After a brief stop in Paris, he went on to Giverny, taking up residence at the Hotel Baudy, an inn which catered almost exclusively to the Anglo-American art community. He continued to live there until his marriage to Claude Monet's stepdaughter, Suzanne Hoschedé, on 20 July 1892. The couple then moved into a small cottage, the "Maison Baptiste," on property adjacent to Monet's estate.

During these years, Butler began to paint his first Impressionist landscapes, capturing the effects of the bright Normandy sunshine by means of a high-keyed palette and broken brushwork. A familiar figure in the village, he could often be seen hiking around the countryside, setting up his collapsible easel in the midst of a freshly reaped field, at a quiet spot along the banks of the River Epte, or in one of the numerous gardens or orchards that populated the area.

However, in the mid-1890s, following the birth of his son James in 1893, and his daughter Lili two years later, Butler shifted his focus from the landscape to the figure. Signaling his artistic independence from his famous father-in-law, Butler turned his attention to intimate genre scenes, using his wife and children as models. While his choice of subject matter paralleled similar concepts being explored by the French painters Pierre Bonnard and Edouard Vuillard, Butler's approach differed in its continued emphasis on light and color. He subsequently developed a highly original style, characterized by a brilliant, high-keyed palette and expressionist brushwork. Much of this new work was debuted at Butler's first solo exhibition, held at Galerie Vollard in Paris in 1897.

Butler's wife, Suzanne, died in 1899, following a lengthy illness. Later in that same year, he returned to America accompanied by his sister-in-law, Marthe, who looked after his two young children. In 1900 Butler had an important one-man show at the Durand-Ruel Galleries in New York. He returned to Giverny with his family during the summer of that year, marrying Marthe Hoschedé in late October. In the ensuing years, Butler had solo exhibitions in Paris, Berlin, Hamburg, and Rouen. During this period, Butler's home on the rue du Colombier remained a gathering place for the numerous artists who continued to visit Giverny, such as Frederick MacMonnies and his wife, Mary Fairchild, as well as

Theodore Earl Butler (1860-1936)

Frederick Frieseke. Butler was also involved in the publication of an informal magazine known as *Le Courier Innocent*, which was geared specifically to the Giverny art colony. Its contributors included the painters Dawson Dawson-Watson, Thomas B. Meteyard, and Bertrand Goodhue, and the poets Bliss Carmen and Richard Hovey.

Butler returned to New York City in 1913, in order to supervise the installation of a series of mural panels he had designed for the William A. Paine Mansion, near White Plains, New York. During the same year, he participated in the famous Armory Show International Exhibition of Modern Art and contributed work to the annual exhibition at the Pennsylvania Academy of the Fine Arts. He also had a solo exhibition at the Durand-Ruel Gallery in Paris.

Although Butler had intended to return to Giverny in the summer of 1914, the European conflict presented such a potential danger to his family that he decided to remain in America indefinitely. In the years ahead, he continued to receive important mural commissions, executing projects for the Vanderbilt Mansion in New York City and for the summer home of Solomon R. Guggenheim in Long Branch, New Jersey. He also painted many views of New York, including the harbor and Fifth Avenue. Butler also played a lively role in New York art life, largely through his participation with John Sloan in the founding of the Society of Independent Artists in 1918. He also contributed work to the Panama-Pacific International Exposition of 1915, and the Ohio Painters Exhibition held in Columbus in 1915. Butler returned to Giverny in 1921, remaining there for the rest of his life.

Following his death in 1936, Butler's accomplishments were largely forgotten by historians of American art, due in large part to his expatriate lifestyle. However, with the current scholarly interest in the tradition of American Impressionism and the activities of American artists in France, his reputation has since been revived. In addition to being included in the numerous surveys and exhibitions devoted to native Impressionism, Butler was also the subject of a major monograph, published in 1985.¹

Examples of Butler's work can be found in many public collections throughout the United States and France, including the Metropolitan Museum of Art in New York City; the Columbus Museum of Art, Ohio; the Dixon Gallery and Gardens in Memphis, Tennessee; and the Musée Claude Monet in Giverny. Butler is also represented in many prominent private collections, including those of members of the family of former president George H. W. Bush, whose father was a nephew of Butler's. — *Carol Lowrey*

© *The essay herein is the property of Spanierman Gallery, LLC and is copyrighted by Spanierman Gallery, LLC, and may not be reproduced in whole or in part without written permission from Spanierman Gallery, LLC, nor shown or communicated to anyone without due credit being given to Spanierman Gallery, LLC.*

¹ See *Richard H. Love, Theodore Earl Butler: Emergence From Monet's Shadow (Chicago: Haase-Mumm, 1985).*

Theodore Earl Butler (1860-1936)

Theodore Earl Butler fut un membre important de la colonie anglo-américaine de Giverny dans les dernières années du siècle. Habitant du village pendant plus de trois décennies, il fut l'un des quelques peintres américains à avoir des contacts directs avec Claude Monet. Si la lumière et la couleur jouèrent un rôle vital dans son art tout au long de sa carrière, Butler réagit à un certain nombre d'influences esthétiques. Il se créa finalement un style extrêmement original, fondé sur une synthèse raffinée des tendances impressionnistes et post-impressionnistes. A Paris, ses paysages et ses sujets de genre étaient défendus par certains des marchands d'art les plus progressistes de l'époque, et notamment Ambroise Vollard et Paul Durand-Ruel.

Butler naquit en 1860 à Columbus dans l'Ohio. Il fut initié à l'art par un Mr. Fowley (ou Foley), peintre de panoramas, alors qu'il étudiait au Marietta College. Résolu à poursuivre une carrière artistique, il se rendit à New York en 1882 et s'inscrivit aux cours de l'Art Students League (Association des étudiants des beaux-arts). Trois années plus tard, il alla à Paris, accompagné par ami artiste, Philip Leslie Hale. Dans la capitale française, Butler poursuivit sa formation à l'Académie Julian, à l'Académie Colarossi et à la Grande Chaumière. Il étudia également avec Emile Auguste Carolus-Duran, portraitiste très en vue. En 1888, il exposa pour la première fois au Salon de Paris et reçut une mention honorable pour La Veuve. Pendant cette période, Butler travailla dans un style académique, et peignit surtout des personnages.

Butler se rendit pour la première fois à Giverny en été 1888. A l'automne, il retourna à New York et y demeura toute l'année suivante. C'est à cette époque qu'il exposa La Veuve à la National Academy of Design et qu'il montra plusieurs œuvres à l'exposition annuelle de la Society of American Painters in Pastel (Société des peintres pastellistes américains). Il retourna à Giverny au printemps ou en été 1890. Là, inspiré par le paysage rural, par la claire lumière du nord baignant la vallée de La Seine et par l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, des peintres tels que John L. Breck et Willard Metcalf, Butler commença à travailler en plein air, s'essayant à appliquer les préceptes esthétiques liés à l'Impressionnisme.

En raison de la maladie de son père, Butler retourna aux Etats-Unis à l'automne 1890. Il demeura un an en Amérique, partageant son temps entre New York et Columbus. Toutefois, il rentra en France à l'automne 1891. Après un bref arrêt à Paris, il retrouva Giverny où il prit résidence à l'Hôtel Baudy, une auberge fréquentée presque uniquement par la communauté des artistes anglo-américains. Il y demeura jusqu'à son mariage avec la belle-fille de Claude Monet, Suzanne Hoschedé, le 20 juillet 1892. Le couple s'installa alors dans une petite villa, la 'Maison Baptiste', proche de la propriété de Monet.

Pendant ces années, Butler commença à peindre ses premiers paysages impressionnistes, capturant les effets du brillant soleil de Normandie avec une palette haute en couleurs et des traits de pinceau juxtaposés sur la toile. Personnage familier du village, on le voyait souvent arpenter la campagne et installer son chevalet pliant au milieu d'un champ fraîchement moissonné, dans un coin tranquille de la rive de l'Epte, ou dans l'un des nombreux jardins ou potagers de cette région.

Cependant, au milieu des années 1890, après la naissance de son fils James en 1893, et de sa fille Lili deux ans plus tard, Butler change de centre d'intérêt : il passe des paysages aux personnages. Marquant son indépendance artistique par rapport à son célèbre beau-père, Butler s'intéresse aux scènes de genre intimistes où sa femme et ses enfants sont ses modèles. Alors que le choix de ses sujets est proche des concepts semblablement explorés par les peintres français, Pierre Bonnard et Edouard Vuillard, la manière de Butler se distingue par l'accent constant mis sur la lumière et la couleur. Il finit par élaborer un style extrêmement original, caractérisé par une palette brillante et vive et une facture expressionniste. La majeure partie de cette nouvelle œuvre sera révélée lors de la première exposition en solo de Butler, à la Galerie Vollard à Paris, en 1897.

La femme de Butler, Suzanne, mourut en 1899 après une longue maladie. Cette même année, il retourna en Amérique accompagné de sa belle-sœur, Marthe, qui s'occupait de ses deux jeunes enfants. En 1900, Butler présenta une importante exposition entièrement consacrée à ses œuvres à la Galerie Durand-Ruel à New York. Cet été-là, il revint à Giverny avec sa famille et épousa Marthe

Theodore Earl Butler (1860-1936)

Hoschedé fin octobre. Les années suivantes, Butler présenta des expositions en solo à Paris, Berlin, Hambourg et Rouen. Pendant cette période, son domicile dans la rue du Colombier demeura un lieu de rassemblement pour les nombreux artistes qui continuaient d'affluer à Giverny, tels que Frederick MacMonnies et sa femme, Mary Fairchild, ou Frederick Frieseke. Butler participa également à la publication d'un petit magazine, Le Courrier Innocent, surtout destiné à la colonie artistique de Giverny. Parmi les collaborateurs de cet opuscule figuraient les peintres Dawson Dawson-Watson, Thomas B. Meteyard et Bertrand Goodhue, ainsi que les poètes Bliss Carmen et Richard Hovey.

Butler repartit pour New York en 1913 afin de diriger l'installation d'une série de panneaux muraux qu'il avait conçue pour la Maison de William A. Paine, près de White Plains, dans l'Etat de New York. La même année, il participa à la célèbre exposition internationale d'art moderne, l'Armory Show, et présenta des œuvres à l'exposition annuelle de l'Academy of the Fine Arts de Pennsylvanie. Il présenta également une exposition en solo à la Galerie Durand-Ruel à Paris.

Bien que Butler ait eu l'intention de retourner à Giverny en été 1914, le conflit européen présentait bien des dangers pour sa famille, et il décida de rester tant qu'il le faudrait en Amérique. Les années suivantes, il continua à recevoir d'importantes commandes pour des panneaux muraux, et exécuta des projets pour la résidence des Vanderbilt à New York et pour la résidence d'été de Solomon R. Guggenheim à Long Branch, dans le New Jersey. Il peignit également de nombreuses vues de New York, notamment le port et la Cinquième Avenue. Butler joua également un rôle actif dans la vie artistique de New York, surtout en participant avec John Sloan à la fondation de la Society of Independent Artist en 1918. Il exposa aussi des œuvres pour l'Exposition internationale Panama-Pacifique de 1915 et l'Exposition des Peintres de l'Ohio qui se tint en 1915 à Columbus. En 1921, Butler retourna à Giverny et y demeura le restant de sa vie.

Après sa mort en 1936, l'œuvre de Butler étaient bien oubliée par les historiens de l'art américain, en grande partie parce qu'il avait vécu comme un expatrié. Cependant, avec l'intérêt érudit actuel pour la tradition de l'Impressionnisme américain et les activités des artistes américains en France, sa réputation s'est trouvée rétablie. Outre le fait qu'il figure dans de nombreuses études et expositions consacrées à l'Impressionnisme américain, Butler fut également le sujet d'une importante monographie publiée en 1985 (1).

On peut trouver des œuvres de Butler dans de nombreuses collections publiques aux Etats-Unis et en France, notamment au Metropolitan Museum of Art de New York, au Museum of Art de Columbus, au musée d'art Dixon Gallery and Gardens, à Memphis, dans le Tennessee, ainsi qu'au musée Claude Monet à Giverny. Butler est également présent dans de nombreuses collections privées éminentes, dont celles des membres de la famille de l'ancien président George H. W. Bush, dont le père était un neveu de Butler. – Carol Lowrey

© Le présent essai est la propriété de Spanierman Gallery, LLC qui en a les droits exclusifs. Il ne peut être reproduit en intégralité ou en partie sans la permission écrite de Spanierman Gallery, LLC, ni montré ou transmis à quiconque sans accrediter Spanierman Gallery, LLC.

(1) Richard H. Love, Theodore Earl Butler: Emergence From Monet's Shadow (Chicago: Haase-Mumm, 1985).



Theodore Earl Butler

Portrait of the Artist, William Howard Hart, Giverny, 1897
Oil on canvas, 32 x 25 ½ in.
Courtesy Spanierman Gallery, LLC, New York, New York

Theodore Earl Butler

Portrait of the Artist, William Howard Hart, Giverny, 1897
Huile sur toile, 81,3 x 64,8 cm
Courtoisie de Spanierman Gallery, LLC, New York, New York

Charles Harold Davis (1856-1933)

Born in Amesbury, Massachusetts, Charles Harold Davis attended art classes at the newly founded school of the Boston Museum of Fine Arts, Massachusetts, where he studied under the German artist Otto Grundmann from 1877 to 1879. He went to Paris in 1880, remaining in France for ten years. He studied at the Académie Julian under Jules-Joseph Lefebvre and Gustave Boulanger from 1880 to 1882, and spent much time in Fleury and Barbizon and painting in the forest of Fontainebleau. He was so enthralled by the region, in fact, that he decided to become a landscape painter and returned there to work, foregoing his studies at the academy. He painted a large landscape for submission to the Paris Salon of 1882, and to his amazement it was accepted. Thereafter, he regularly exhibited at the Salon, receiving critical acclaim. It was also in Fleury that he met Angèle Geneviève Legarde, a French woman whom he married in 1884. The couple had two children.

In 1891 Davis and his family returned to New England, settling in the seaside village of Mystic, Connecticut, centrally located between New York and Boston, the two cities in which he actively exhibited. He developed an increasingly Impressionist style and began painting cloudscapes, for which he was best-known. He eventually became a leading figure in the Mystic Art Colony (Connecticut) and founded the Mystic Art Association in 1913. He became a full member of the National Academy of Design in 1906, and received many awards, including a silver medal at the Paris Exhibition of 1889.

Davis's work is included in important collections, including those of the Metropolitan Museum of Art, New York City; the Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C.; The Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphia; and the Museum of Fine Arts, Boston.

Né à Amesbury dans le Massachusetts, Charles Harold Davis suivit des cours d'art à la nouvelle école du Museum of Fine Arts de Boston, où il étudia auprès de l'artiste allemand Otto Grundmann de 1877 à 1879. Il se rendit à Paris en 1880 et passa dix ans en France. Élève de Jules-Joseph Lefebvre et Gustave Boulanger, de 1880 à 1882 à l'Académie Julian, il passa beaucoup de temps à Fleury et à Barbizon et peignit dans la forêt de Fontainebleau. En fait, il fut tellement séduit par cette région qu'il décida de devenir peintre paysagiste et y retourna sans plus se soucier de ses études à l'Académie. Il réalisa un grand paysage qu'il présenta au Salon de Paris de 1882 et, à sa grande surprise, son tableau fut retenu. Dès lors, il exposa régulièrement au Salon et fut unanimement salué par la critique. C'est également à Fleury qu'il rencontra Angèle Geneviève Legarde, une Française qu'il épousa en 1884. Le couple eut deux enfants.

En 1891, Davis et sa famille retournèrent en Nouvelle-Angleterre. Ils s'installèrent à Mystic, un village du bord de mer dans le Connecticut, commodément situé entre New York et Boston, les deux villes où il réalisa de nombreuses expositions. Il élaborait un style de plus en plus impressionniste et commença à peindre des paysages de nuages qui firent sa célébrité. Finalement, il devint un personnage marquant de la communauté artistique de Mystic et fonda l'Association des Beaux-Arts de Mystic en 1913. Il devint un membre à part entière de la National Academy of Design en 1906 et reçut de nombreuses récompenses, notamment une médaille d'argent à l'Exposition de Paris de 1889.

L'œuvre de Davis figure dans des collections importantes, notamment celles du Metropolitan Museum of Art, de New York, de la Corcoran Gallery of Art, de Washington, de la Pennsylvania Academy of the Fine Arts, de Philadelphie, et du Museum of Fine Arts de Boston.



Charles Harold Davis

An Old Corner, 1887
Oil on canvas, 20 ½ x 28 in.
The New Britain Museum of American Art
Bequest of Howard H. Bristol, Jr., 2000.07

Charles Harold Davis

An Old Corner, 1887
Huile sur toile, 52,1 x 71,1 cm
The New Britain Museum of American Art
Legs de Howard H. Bristol, Jr., 2000.07

Charles Ebert (1873-1959)

Born in Milwaukee, Wisconsin, Charles Ebert studied at the Art Academy in Cincinnati, Ohio from 1892 to 1893. He spent the following year in New York studying at the Art Students League, and then went to Paris from 1894 to 1896, where he studied at the Académie Julian under Benjamin Constant and Jean-Paul Laurens. Returning to the States in 1896, he opened a studio in New York City, and attempted to live as a freelance illustrator. He eventually became a full time illustrator for *Life Magazine*, and their chief political cartoonist. After four years of working in illustration, he began to turn his efforts back to painting.

Around 1900, Ebert relocated to Greenwich, Connecticut, to study under John Henry Twachtman. During his early years in Connecticut, Ebert stayed seasonally at the Bush-Holley House in Cos Cob, where he continued to study with Twachtman and was introduced to Childe Hassam and Julian Alden Weir. In 1903 he married the watercolorist Mary Roberts, who also had studied at the Art Students League and with Twachtman. The Eberts remained in Greenwich until 1919 when they moved to the active art colony at Old Lyme, Connecticut. Since 1909 the Eberts had been spending their summers on Monhegan Island, a remote island off the coast of Maine, occasionally inviting other Lyme painters to join them. In the 1920s the Eberts began annual winter trips to Florida, where they became members of the Sarasota Art Association, and where Charles Ebert began experimenting with watercolors.

Ebert died on October 2, 1959, and was buried in the Duck River Cemetery in Old Lyme beside his wife, Mary, who had died in 1956.

Ebert's paintings were widely exhibited throughout his career at such venues as the Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphia; the National Academy of Design, New York City; and the Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C., to name a few. His works are included in the collections of the Farnsworth Museum, Rockland, Maine; the Florence Griswold Museum, Old Lyme, Connecticut; The Monhegan Museum, Maine; and the Lyman Allyn Museum, New London, Connecticut.

Charles Ebert (1873-1959)

Né à Milwaukee dans le Wisconsin, Charles Ebert étudia à l'Art Academy de Cincinnati dans l'Ohio de 1892 à 1893. L'année suivante, il suivit les cours de l'Art Students League, à New York, puis il se rendit à Paris où, de 1894 à 1896, il étudia à l'Académie Julian, avec comme professeurs Benjamin Constant et Jean-Paul Laurens. Rentré aux États-Unis en 1896, il ouvrit un atelier à New York et essaya de gagner sa vie comme illustrateur indépendant. Finalement, il devint illustrateur à plein temps et chef caricaturiste politique de Life Magazine. Après avoir travaillé quatre années dans l'illustration, il commença à se tourner à nouveau vers la peinture.

Vers 1900, Ebert s'installe à Greenwich dans le Connecticut pour suivre les cours de John Henry Twachtman. Durant ses premières années dans la région, Ebert passe quelques saisons à Bush-Holley House à Cos Cob où il continue d'étudier avec Twachtman et est présenté à Child Hassam et Julian Alden Weir. En 1903 il épouse l'aquarelliste Mary Roberts, qui avait elle-aussi étudié à l'Art Students League avec Twachtman. Les Ebert demeurent à Greenwich jusqu'en 1919 date à laquelle ils rejoignent la vivante colonie d'artistes de Old Lyme dans le Connecticut. Depuis 1909, les Eberts passaient leurs étés sur Monhegan Island, une île isolée à quelque distance de la côte du Maine, invitant de temps en temps d'autres peintres de Lyme à se joindre à eux. Dans les années 1920, les Ebert prirent l'habitude de passer l'hiver en Floride où ils devinrent membres de la Sarasota Art Association, et où Charles Ebert commença à s'essayer à l'aquarelle.

Ebert mourut le 2 octobre 1959 et fut inhumé dans le cimetière de Duck River à Old Lyme, aux côtés de sa femme décédée en 1956.

Les peintures d'Ebert furent largement exposées au cours de sa carrière dans des lieux comme la Pennsylvania Academy of the Fine Arts, à Philadelphie, la National Academy of Design, à New York et la Corcoran Gallery of Art, à Washington, pour n'en citer que quelques-uns. On trouve ses œuvres dans les collections du Farnsworth Museum à Rockland dans le Maine, du Florence Griswold Museum, à Old Lyme dans le Connecticut, du Monhegan Museum dans le Maine, et du Lyman Allyn Museum, à New London dans le Connecticut.



Charles Ebert

Fall on the Lieutenant River, Old Lyme, undated
Oil on canvas, 36 x 30 in.
Florence Griswold Museum;
Gift of The Hartford Steam Boiler Inspection
and Insurance Company, 2002.1.54

Charles Ebert

Fall on the Lieutenant River, Old Lyme, non daté
Huile sur toile, 91,4 x 76,2 cm
Florence Griswold Museum
Don de la Compagnie d'assurance et d'inspection
des chaudières de Hartford, 2002.1.54

Childe Hassam (1859-1935)

Frederick Childe Hassam (he later discontinued the use of his first name) was born on October 17, 1859 in Dorchester, Massachusetts. His ancestors had come from England to America, with the original family name Horsham, in the seventeenth century. In 1876 he was apprenticed to a local wood-engraver and soon thereafter became a free-lance illustrator. In the evenings he attended the life drawing class at the Boston Art Club, then briefly studied anatomy with William Rimmer (1816-1879) at the Lowell Institute, and took private lessons from the German-born painter Ignaz Gaugengigl (1855-1932).

In 1883 Hassam and his friend, the painter Edmund H. Garrett (1853-1929), traveled to Great Britain, Holland, Spain, and Italy, where Hassam produced a large number of watercolors that were exhibited at Williams & Everett Gallery in Boston later that year. Once home, in 1884, Hassam married Kathleen Maude Doane and lived in Boston until the spring of 1886, when the couple left for Europe. In Paris Hassam studied figure painting with Gustave Boulanger (1824-1890) and Jules-Joseph Lefebvre (1836-1911) at the Académie Julian, and exhibited his work at the Salons of 1887 and 1888. When they returned to the United States in 1889, the artist and his wife settled in New York City. Hassam subsequently assisted in founding the New York Watercolor Club and joined the Pastel Society of New York. He also began to exhibit with the Society of American Artists, with whom he remained until withdrawing in 1897, a founder of the group that would become known as The Ten.

During the 1890s and the following two decades Hassam spent his summers painting in locations throughout New England, such as Gloucester, Massachusetts; Cos Cob, Connecticut; and Newport, Rhode Island. His favorite settings, however, were Old Lyme, Connecticut, and Appledore Island, Isles of Shoals, off the coast of New Hampshire, where he produced some of his best known images. After 1920 the Hassams' permanent summer home became East Hampton, Long Island. A prolific and industrious artist, Hassam produced numerous scenes of both the city and the countryside. Many of his early street scenes of Boston, Paris, and New York, with their reflections of wet pavement or of gaslight on the snow, evidenced a wonderful talent for capturing the effects of light and atmosphere. While he recorded nearly all aspects of

busy city life, he seldom focused on the seamier subjects that often attracted painters of the Ash Can School.

Throughout his career Hassam won numerous awards and prizes and earned the serious attention of the American collectors George A. Hearn, John Gellatly, and Charles Freer. His work was widely exhibited at established museums throughout the country. In the 1913 Armory Show, Hassam was represented by six paintings, five pastels, and a drawing. About 1915 he began to turn his efforts to printmaking, producing etchings and drypoints at first, and lithographs about two years later. By 1933 a catalogue raisonné of his intaglio prints identified 376 different plates. Toward the end of his life Hassam most often exhibited graphic works. The quality of his paintings, in the meantime, became increasingly uneven.

Of the American artists called Impressionists, Childe Hassam was among those whose work most closely followed that of their French colleagues. Although Hassam was not a novice, but already a practicing artist when he began to study in Paris, it is apparent that he soon absorbed aspects of the avant-garde styles of that time and place. (Hassam himself chose to minimize his connection to the art of France, indicating that he was influenced, if at all, by the plein-air prototypes of nineteenth century English painters such as Constable, Turner, and Bonington, perhaps in recognition of his own national origins.) By the time Hassam turned wholly to Impressionism, the style had been introduced into the United States for several years, and the bright colors and broken brushwork of his images found a ready audience.

Despite his bewilderment concerning some of the changes in contemporary art toward the end of his life, Hassam continued to express faith in the future of American art. Shortly before his death, in East Hampton in August 1935, he arranged to bequeath all the paintings remaining in his studio to the American Academy of Arts and Letters. According to his wishes, these were sold to establish a fund for the purchase of American works which were then presented to museums. [This is an edited version of the artist's biography published, or to be published, in the NGA Systematic Catalogue]

<http://www.nga.gov>

Childe Hassam (1859-1935)

Frederick Childe Hassam (il abandonna par la suite l'usage de son prénom) naquit le 17 octobre 1859 à Dorchester, dans le Massachusetts. Ses ancêtres étaient venus d'Angleterre en Amérique au XVIIIe siècle, avec le nom de famille originel de Horsham. En 1876, il fut mis en apprentissage chez un graveur sur bois local et, peu de temps après devint un illustrateur indépendant. Le soir, il suivait le cours de dessin d'après modèle du Boston Art Club, puis il étudia brièvement l'anatomie avec William Rimmer (1816-1879) à l'Institut Lowell, et prit des cours privés avec le peintre d'origine allemande, Ignaz Gaugengigl (1855-1932).

En 1883, Hassam et son ami, le peintre Edmund H. Garrett (1853-1929) voyagèrent à travers la Grande-Bretagne, la Hollande, l'Espagne et l'Italie où Hassam produisit un grand nombre d'aquarelles qui furent exposées à la Williams & Everett Gallery à Boston vers la fin de l'année. De retour chez lui, en 1884, Hassam épousa Kathleen Maude Doane et vécut à Boston jusqu'au printemps 1886, date à laquelle le couple partit pour l'Europe. A Paris, Hassam étudia la peinture de personnages avec Gustave Boulanger (1824-1890) et Jules-Joseph Lefebvre (1836-1911) à l'Académie Julian et il exposa ses œuvres aux Salons de 1887 et 1888. Lorsqu'ils retournèrent aux Etats-Unis en 1889, l'artiste et sa femme s'installèrent à New York. Par la suite, Hassam participa à la fondation du New York Watercolor Club et rejoignit la Pastel Society of New York. Il commença également à exposer dans le cadre de la Society of American Artists, dont il resta membre jusqu'en 1897 où il se retira pour fonder le Groupe qui fut ensuite connu comme le Groupe des Dix.

Pendant les années 1890 et les deux décennies suivantes, Hassam passa ses étés à peindre en Nouvelle-Angleterre dans des endroits tels que Gloucester dans le Massachusetts, Cos Cob dans le Connecticut et NewPort dans le Rhode Island. Cependant, ses lieux préférés étaient Old Lyme dans le Connecticut et l'île Appledore dans les Isles of Shoals, au large de la côte du New-Hampshire, où il réalisa certains de ses plus célèbres tableaux. Après 1920, la résidence d'été des Hassam devint East Hampton à Long Island. Artiste prolifique et travailleur, Hassam peignit autant la ville que la campagne. Nombre de ses premières scènes de rue à Boston, Paris et New York, avec les reflets des trottoirs mouillés ou les lueurs du gaz sur la neige, témoignent d'un superbe talent pour saisir les

effets de la lumière et rendre une atmosphère. S'il a décrit presque tous les aspects d'une vie citadine effrénée, il s'est rarement intéressé aux sujets plus triviaux qui ont souvent attirés les peintres de l'Ash Can School (Ecole de la poubelle).

Tout au long de sa carrière, Hassam reçut de nombreux prix et distinctions et suscita un véritable intérêt chez les collectionneurs américains, George A. Hearn, John Gellatly et Charles Freer. Son œuvre fut largement exposée dans des musées de renom à travers le pays. Lors de l'Armory Show de 1913, Hassam exposa six peintures, cinq pastels et un dessin. Vers 1915, il commença à s'orienter vers la gravure, et produisit d'abord des eaux-fortes et des pointes sèches, puis des lithographies environ deux ans plus tard. En 1933, un catalogue raisonné de ses gravures présentait 376 planches différentes. Vers la fin de sa vie, Hassam exposa surtout des œuvres graphiques. Dans le même temps, la qualité de ses peintures devint de plus en plus irrégulière.

Parmi les artistes américains appelés Impressionnistes, Childe Hassam était de ceux dont le travail se rapprochait le plus de celui de leurs collègues français. Bien qu'Hassam ne fût pas un novice, mais déjà un artiste exercé lorsqu'il commença à étudier à Paris, il est évident qu'il y absorba vite certains aspects des styles d'avant-garde de l'époque. (Hassam lui-même préférait minimiser ses liens avec l'art français, indiquant que s'il était influencé, c'était par les grands artistes paysagistes anglais du XIXe siècle, tels que Constable, Turner et Bonington, peut-être pour rester fidèle à son pays d'origine.) Quand Hassam se fut complètement engagé dans l'Impressionnisme, ce style avait été introduit aux Etats-Unis depuis plusieurs années, et les couleurs vives et la juxtaposition des coups de pinceau de ses tableaux rencontrèrent un public déjà conquis.

Malgré son étonnement devant certaines évolutions de l'art contemporain vers la fin de sa vie, Hassam continua à croire dans l'avenir de l'art américain. Peu de temps avant sa mort à East Hampton en août 1935, il légua par testament toutes les peintures restant dans son atelier à l'American Academy of Arts and Letters. Selon ses souhaits, ces œuvres furent vendues afin de créer un fond pour l'achat d'œuvres américaines ultérieurement offertes aux musées. (Ceci est une version éditée de la biographie de l'artiste parue, ou à paraître, dans le Catalogue Systématique NGA).



Childe Hassam

Dragon Cloud, Old Lyme, 1903

Oil on canvas, 22 x 26 in.

The New Britain Museum of American Art
Charles and Elizabeth Buchanan Collection, 1989.26

Childe Hassam

Dragon Cloud, Old Lyme, 1903

Huile sur toile, 55,9 x 66 cm

The New Britain Museum of American Art
Collection Charles et Elizabeth Buchanan, 1989.26

Robert Henri (1865-1929)

Robert Henri was born Robert Henry Cozad in Cincinnati, Ohio, in 1865, the son of a professional gambler and businessman. In 1881 he accompanied his family to Denver, Colorado. When his father was indicted for manslaughter a year later the Cozads changed their name and fled to Atlantic City, New Jersey. In 1886 Henri enrolled at the Pennsylvania Academy of the Fine Arts, where he studied under Thomas Anshutz, Thomas Hovenden, and James B. Kelly. In 1888 he went to Paris and enrolled at the Académie Julian under Adolphe-William Bouguereau and Tony Robert-Fleury. During the summers he painted in Brittany and Barbizon, and visited Italy prior to being admitted to the Ecole des Beaux-Arts in 1891. He returned to Philadelphia late that year, and in 1892 resumed studying at the academy. He also began his long and influential career as an art teacher at the School of Design for Women, where he taught until 1895. During this period he met some of the young newspaper illustrators who would later achieve fame as members of The Eight: John Sloan, William Glackens, George Luks, and Everett Shinn. He made regular trips to Paris where he was particularly influenced by Edouard Manet, Frans Hals, and Diego Velázquez. In 1899, one year after his marriage to Linda Craige, one of his paintings was purchased for the Musée National du Luxembourg.

In 1900 Henri settled in New York City and taught at the New York School of Art from 1902 to 1908. He gradually began to reject the genteel traditions of academic painting and Impressionism, and turned his attention to urban realist subjects executed in a bold, painterly style. In 1906 he was elected to the National Academy of Design, and that summer he taught in Spain. When the academy refused to exhibit works by Henri's circle in its 1907 annual show, he resolved to organize an independent exhibition. The result was the famous show of The Eight held at the Macbeth Gallery in February 1908. That year he married his second wife, the illustrator Marjorie Organ. In 1910 he organized the first "Exhibition of Independent Artists," between 1911 and 1919 he arranged jury-free exhibitions at the MacDowell Club, and in 1913 he helped the Association of American Painters and Sculptors organize the Armory Show. Henri's influence began to wane after the ascent of European modernism, although he continued to win numerous awards. He taught at the Art Students League from 1915 until 1927.

Although Henri was an important portraitist and figure painter, he is best remembered as a progressive and influential teacher. His ideas on art were collected by former pupil Margery Ryerson and published as *The Art Spirit* (Philadelphia, 1923). He died in 1929 at the age of sixty-four.

<http://www.nga.gov>

Robert Henri (1865-1929)

Robert Henri, naquit Robert Henri Cozad, en 1865 à Cincinnati, dans l'Ohio, fils d'un joueur professionnel, également homme d'affaires. En 1881, sa famille s'installe à Denver dans le Colorado. Lorsque son père est accusé d'homicide involontaire un an plus tard, les Cozad changent de nom et se réfugient à Atlantic City dans le New Jersey. En 1886, Henri s'inscrit à l'Academy of Fine Arts de Pennsylvanie où il suit les cours de Thomas Anshutz, Thomas Hovenden et James B. Kelly. En 1888, il se rend à Paris et s'inscrit à l'Académie Julian où il travaille avec Adolphe-William Bouguereau et Tony Robert-Fleury. L'été, il peint en Bretagne et à Barbizon, et il voyage en Italie avant d'être admis à l'Ecole des Beaux-Arts en 1891. Il retourne à Philadelphie à la fin de l'année, et en 1892 il revient étudier à l'Académie. Il commence également sa longue et éminente carrière de professeur d'art à la School of Design for Women, où il enseigne jusqu'en 1895. C'est à cette époque qu'il rencontre certains jeunes illustrateurs de presse qui, plus tard, devinrent célèbres en tant que membres du Groupe des Huit: John Sloan, William Glackens, George Luks et Everett Shinn. Il fait des voyages réguliers à Paris où il est particulièrement influencé par Edouard Manet, Frans Hals et Diego Velázquez. En 1899, un an après son mariage avec Linda Craige, l'une de ses peintures est achetée par le Musée National du Luxembourg.

En 1900, Henri s'installa à New York et enseigna à la New York School of Art de 1902 à 1908. Progressivement, il commença à rejeter les traditions distinguées de la peinture académique et de l'Impressionnisme, et il se tourna vers des sujets de la réalité urbaine, traités dans une pâte épaisse et avec des couleurs fortes. En 1906, il fut élu à la National Academy of Design et, enseigna en Espagne cet été-là. Lorsque l'Académie refusa d'exposer les œuvres réalisées par le cercle d'Henri dans son exposition annuelle de 1907, il décida d'organiser une exposition indépendante. Le résultat fut la célèbre exposition du Groupe des Huit qui eut lieu à la Macbeth Gallery en février 1908. Cette année-là, il épousa sa seconde femme, l'illustratrice Marjorie Organ. En 1910, il organisa la première « Exposition des Artistes indépendants » et, entre 1911 et 1919, des expositions sans jury au MacDowell Club. En 1913, il aida l'Association of American Painters and Sculptors à organiser l'Armory Show. L'influence d'Henri commença à décliner après l'ascension du modernisme européen, bien qu'il continuât à recevoir de nombreuses récompenses. Il enseigna à l'Art Students League de 1915 à 1927.

Bien qu'Henri ait été un important portraitiste et peintre de personnages, on se souvient surtout de lui en tant que professeur progressiste et influent. Ses idées sur l'art ont été rassemblées par une ancienne élève, Margery Ryerson, et publiées sous le titre, The Art Spirit (Philadelphie, 1923). Il mourut en 1929 à l'âge de soixante-quatre ans.

<http://www.nga.gov>



Robert Henri

Volendam Street Scene, 1910
Oil on canvas, 20 x 24 in.
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Gift of Mr. and Mrs. Gerard C. Smith, 1973.70.1

Robert Henri

Volendam Street Scene, 1910
Huile sur toile, 50,8 x 61 cm
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Don de M. et Mme Gerard C. Smith, 1973.70.1

Winslow Homer (1836-1910)

Winslow Homer was born in Boston, Massachusetts, the second of the three children, all sons, of Henrietta Benson and Charles Savage Homer. His artistic education consisted chiefly of his apprenticeship to the Boston commercial lithographer John H. Bufford, and a few lessons in painting from Frédéric Rondel. Following his apprenticeship, Homer worked as a free-lance illustrator for such magazines as *Harper's Weekly*.

In 1859 he moved to New York City, where he began his career as a painter. He visited the front lines during the Civil War, and his first important paintings were of Civil War subjects. In 1867 he spent a year in France. At Gloucester, Massachusetts, in 1873, he began to paint in watercolor. In 1875 he submitted his last drawing to *Harper's Weekly*, ending his career as an illustrator. He traveled widely in the 1870s in New York State, to Virginia, and Massachusetts, and in 1881 he began a two-year stay in England, living in Cullercoats, near Newcastle.

Returning to America in 1883, he settled at Prout's Neck, Maine, where he would live for the rest of his life. He continued to travel widely, to the Adirondacks, Canada, Bermuda, Florida, and the Caribbean, in all those places painting the watercolors upon which much of his later fame would be based. In 1890 he painted the first of the series of seascapes at Prout's Neck that were the most admired of his late paintings in oil. Homer died in his Prout's Neck studio on September 30, 1910. [This is an edited version of the artist's biography published, or to be published, in the NGA Systematic Catalogue]

<http://www.nga.gov>

Winslow Homer naquit à Boston dans le Massachusetts. Il était le deuxième des trois fils de Henrietta Benson et Charles Savage Homer. Sa formation artistique consista essentiellement en une période d'apprentissage avec le lithographe commercial de Boston, John H. Bufford, et en quelques cours de peinture avec Frédéric Rondel. Après son apprentissage, Homer travailla comme illustrateur indépendant pour des magazines comme Harper's Weekly.

En 1859, il vint s'installer à New York où il entama sa carrière de peintre. Il visita les lignes de front de la Guerre de Sécession, et ses premières grandes peintures furent des sujets de cette guerre. En 1867, il passa une année en France. En 1873, à Gloucester dans le Massachusetts, il commença à peindre des aquarelles. En 1875, il soumit son dernier dessin au magazine Harper's Weekly, mettant fin à sa carrière d'illustrateur. Il voyagea beaucoup dans les années 1870 dans l'Etat de New York, en Virginie et dans le Massachusetts ; et, en 1881, il commença un séjour de deux ans en Angleterre qu'il passa à Cullercoats près de Newcastle.

Revenu en Amérique en 1883, il s'installa à Prout's Neck dans le Maine où il vécut le reste de sa vie. Il continuait à beaucoup voyager, dans les Adirondacks au Canada, dans les Bermudes, en Floride et dans les Caraïbes, peignant des aquarelles sur lesquelles reposerait sa célébrité ultérieure. En 1890, il peignit la première d'une série de marines à Prout's Neck, qui furent les plus admirées parmi ses dernières peintures à l'huile. Homer mourut dans son atelier de Prout's Neck le 30 septembre 1910. (Ceci est une version éditée de la biographie de l'artiste parue, ou à paraître, dans le Catalogue Systématique NGA).

<http://www.nga.gov>



Winslow Homer

Sunset, c. 1875
Oil on canvas, 15 ½ x 22 ½ in.
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Gift of John W. Beatty, Jr., 1964.4.1

Winslow Homer

Sunset, c. 1875
Huile sur toile, 39,4 x 57,2 cm
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Don de John W. Beatty, Jr. 1964.4.1

Theodore Robinson (1852-1896)

Theodore Robinson was born 3 July 1852 in Irasburg, Vermont, and died 2 April 1896 in New York City, after his final battle with the severe, chronic asthma that plagued him all of his forty-four years. His letters show that he struggled constantly with his illness and with the complex challenges that his art presented. Nevertheless he managed to create much memorable work in his short life.

Of all the American artists that might be called Impressionists, Robinson was the one who shared the closest friendship with the great French master Claude Monet. Ironically, Robinson's own rather reserved, dry style shows less affinity for the joyous exuberance of Monet than does the painting of other Americans such as Childe Hassam. Robinson's contribution to his countrymen came not only from his well-considered, studiously observed paintings, but from his enthusiasm for French Impressionism and his dissemination of aspects of it to his American colleagues. At least two of his impressionist paintings won public honors; one the Webb Prize in 1890, and another the Shaw Fund Prize in 1891.

Robinson was raised in Wisconsin, the son of a one-time minister, sometime farmer. In 1870 he studied at the Art Institute of Chicago for a short time, until his asthma forced him to briefly seek relief in Colorado. He enrolled at the National Academy of Design in New York City in 1874 and shortly thereafter, helped to organize the Art Students League. Two years later he traveled to Europe, studying in Paris first under Emile Auguste Carolus-Duran and then under Jean-Léon Gérôme. He wrote home with joy when one of his paintings was accepted into the Salon of 1877. In Venice in 1879 Robinson met James Abbott MacNeil Whistler, an experience that held importance for him his entire life. After returning to New York, Robinson's funds came from a teaching position at Mrs. Sylvaneus Reed's School and from assisting John LaFarge with decorative mural projects. From 1881 to 1884 Robinson worked as a decorative painter in the firm of Prentice Treadwell in Boston. He spent the summer of 1884 at Barbizon, France, and visited Holland the next year.

From 1887 to 1892 Robinson lived mostly abroad, making several lengthy visits to the United States. Beginning in 1887 much of his time in Europe was spent in the French village of Giverny. Robinson and several artist friends appear to have discovered the quietly beautiful setting while on a train trip in search of a propitious locale for their landscape efforts. According to some accounts, it was not until after they had settled there that they discovered it was the site of Claude Monet's country home. Monet generally tried to avoid the influx of young artists that eventually threatened to overrun his village, but he interacted with a few, among them Robinson. The two spent many hours dining and conversing. While the American held a deep admiration for the Frenchman's work and enjoyed his company, he was never a pupil of Monet.

Robinson's last stay in Europe was in 1892. Thereafter he sought to rejuvenate himself by addressing American subjects. The early summer of 1893 was spent in Greenwich, Connecticut, where Robinson often worked beside his friend John Twachtman. Later Robinson taught art students at Napanoch, New York. The following year he returned to Connecticut, first to Greenwich, then to nearby Cos Cob. Again, he reluctantly turned to teaching to earn a living, this time at Evelyn College in Princeton, New Jersey. In 1895 he taught classes at the Pennsylvania Academy of the Fine Arts. His first one-man show was held that year and he spent the summer at Townshend, Vermont. He was intrigued by the challenge of depicting his native state and intended to return the next summer to improve upon his initial efforts there. That winter, however, he died in New York. [This is an edited version of the artist's biography published, or to be published, in the NGA Systematic Catalogue]

<http://www.nga.gov>

Theodore Robinson (1852-1896)

Theodore Robinson naquit le 3 juillet 1852 à Irasburg dans le Vermont et, mourut le 2 avril 1896 à New York, après un dernier combat contre l'asthme sévère et chronique qui le fit souffrir pendant les quarante-quatre années de sa vie. Ses lettres montrent qu'il fut constamment aux prises avec sa maladie et avec les défis complexes que comportait son art. Mais malgré sa courte vie, il réussit à créer une œuvre mémorable.

Parmi tous les artistes américains que l'on pourrait appeler Impressionnistes, Robinson est celui qui fut le plus lié d'amitié avec le grand maître français, Claude Monet. Ironiquement, le style plutôt réservé et sec de Robinson montre moins d'affinité pour l'exubérance joyeuse de Monet que la peinture d'autres Américains tels que Child Hassam. Ce que Robinson apporta à ses compatriotes provient non seulement de ses peintures soigneusement réfléchies, minutieusement observées, mais également de son enthousiasme pour l'Impressionnisme français qu'il s'est efforcé de transmettre à ses collègues américains. Au moins deux de ses peintures impressionnistes furent publiquement récompensées : l'une par le Prix Webb en 1890, et l'autre le Prix Shaw Fund en 1891.

Elevé dans le Wisconsin, Robinson était le fils d'un ancien pasteur et agriculteur. En 1870, il étudia à l'Art Institute de Chicago pendant une courte période, jusqu'à ce que son asthme l'oblige à un bref séjour dans le Colorado. Il s'inscrivit à la National Academy of Design de New York en 1874 et, peu de temps après, il contribua à fonder l'Art Students League. Deux ans après, il se rendit en Europe et suivit les cours à Paris d'Emile Auguste Carolus-Duran, puis de Jean-Léon Gérôme. Il écrivit chez lui avec joie lorsque l'une de ses peintures fut acceptée au Salon de 1877. En 1879 à Venise, Robinson rencontra James Abbott MacNeil Whistler, un événement qui le marqua pour toujours. Après être retourné à New York, Robinson gagna sa vie comme professeur à l'Ecole de Madame Sylvaneus Reed et comme assistant de John LaFarge pour des travaux de décoration murale. De 1881 à 1884, Robinson travailla comme peintre décorateur chez Treadwell Prentice à Boston. Il passa l'été 1884 à Barbizon en France et, visita la Hollande l'année suivante.

De 1887 à 1892, Robinson vécut la plupart du temps à l'étranger, tout en faisant plusieurs séjours prolongés aux Etats-Unis. A partir de 1887, il passa la majeure partie de son temps en France dans le village de Giverny. Robinson et plusieurs amis artistes semblent avoir découvert ce beau cadre tranquille alors qu'ils voyageaient en train à la recherche d'un lieu propice pour peindre des paysages. Selon certains récits, ce n'est qu'une fois installés qu'ils découvrirent que Claude Monet vivait dans le voisinage. Monet essayait généralement d'éviter l'afflux de jeunes artistes qui menaçaient d'envahir son village, mais il entretenait quelques relations avec certains d'entre eux, dont Robinson. Tous deux passèrent de nombreuses heures en conversation autour d'une bonne table. Si l'Américain avait une profonde admiration pour l'œuvre du Français et appréciait sa compagnie, il ne fut jamais l'élève de Monet.

Le dernier séjour de Robinson en Europe se déroula en 1892. Par la suite, il chercha à se donner une nouvelle jeunesse en explorant des sujets américains. Il passa le début de l'été 1893 à Greenwich dans le Connecticut, où il travaillait souvent aux côtés de son ami John Twachtman. Plus tard, Robinson enseigna aux étudiants des beaux-arts de Napanoch dans l'Etat de New York. L'année suivante, il retourna dans le Connecticut, d'abord à Greenwich, puis tout près à Cos Cob. Une fois encore, il se tourna à contrecœur vers l'enseignement pour gagner sa vie, cette fois à Evelyn College, à Princeton dans le New Jersey. En 1895, il enseigna à l'Academy of Fine Arts de Pennsylvanie. Une exposition lui fut entièrement consacrée cette année-là, et il passa l'été à Townshend dans le Vermont. Il voulait relever le défi de peindre son pays natal et avait l'intention de revenir l'été suivant pour parfaire ses premiers essais. Mais cet hiver-là, il mourut à New York. (Ceci est une version éditée de la biographie de l'artiste, parue, ou à paraître, dans le Catalogue Systématique NGA).

<http://www.nga.gov>



Theodore Robinson

**Study for “Vallée de la Seine
vue des hauteurs de Giverny,”** 1892

Oil on canvas, 22 7/8 x 28 7/8 in.

Terra Foundation for American Art, Daniel J. Terra Collection

Theodore Robinson

**Study for « Vallée de la Seine
vue des hauteurs de Giverny »,** 1892

Huile sur toile, 58,1 x 73,3 cm

Terra Foundation for American Art, Collection Daniel J. Terra

Chauncey Foster **Ryder** (1868-1949)

Chauncey Foster Ryder was born in Danbury, Connecticut, in 1868. He spent much of his youth in New Haven, Connecticut, where he began to pursue an interest in painting. In his early twenties he moved to Chicago, Illinois, for artistic instruction, studying first at the Art Institute and then at Smith's Academy, where he became an instructor after his first year as a student. In 1891 he married Mary Dole Keith, and in 1901 they sold their belongings and moved to France so that he could study art in Paris.

Ryder first enrolled in the Académie Julian, studying under Jean-Paul Laurens and Raphael Colin; after two years there, he began to exhibit works at the annual Paris Salon, and showed regularly there from 1903 to 1909. At this time he also developed a friendship with American artist Max Bohm, who profoundly influenced his style with his dramatic and moody compositions. In 1907 Ryder won an honorable mention for *Ce Que Rende La Mer* (That Which the Sea Gives Up), the figurative style of which is very different from Ryder's characteristic landscapes.

1907 was also an important year for Ryder, when the prominent New York art dealer, William Macbeth, began to represent him. This was a lifelong business relationship, and Macbeth was responsible for the marketing of Ryder's painting style, as well as for hanging, framing, and even titling the production that poured from Ryder's studio. In the fall of 1907 Ryder moved to New York City and began to show his work both in Paris and in New York, and finally in 1909 he opened a studio in New York.

In 1910 Ryder began to travel through New England, the landscape of which provided much of the subject matter for his work. He and his wife bought "a little house and three acres in Wilton, New Hampshire," and for the rest of their lives split their time between New York City in the winter months and New Hampshire in the spring and summer. From their home in Wilton they traveled throughout New England, and continued to do so until old age. Shortly after the purchase of the New Hampshire property, Ryder began to undertake lithographs, in addition to the drypoint etchings, drawings, and watercolors he already produced, at the behest of Bolton Brown, one of the premier lithographers of his time. These lithographs were shown alongside his paintings at Macbeth's gallery in New York.

Ryder died in 1949 in Wilton, New Hampshire. His work is known today primarily through his oil painting, and it was known and recognized at the time of his death for its "economy of line" (*About the Artist*). In addition, however, "the unusual and vigorous quality to his prints" (*Chicago Society of Etchers*) was also noted, and the way his landscapes engaged the aesthetic of the abstract without presenting abstract subject matter, in a time when the general public was unsure about how to approach truly abstract art, was well remembered.

"I paint by feeling," (*Peace and Plenty*, 78) Ryder once said – and it is this feeling that is given to the viewers when they see his prints and paintings.

—Diana Limbach and D. Roger Howlett, 2005

<http://www.childsgallery.com>

Chauncey Foster **Ryder** (1868-1949)

Chauncey Foster Ryder naquit en 1868, à Danbury dans l'Etat du Connecticut. Il passa la majeure partie de sa jeunesse à New Haven dans le Connecticut, où il commença à s'intéresser à la peinture. Il avait à peine dépassé sa vingtième année lorsqu'il partit s'installer à Chicago dans l'Illinois pour y suivre une formation artistique, étudiant d'abord à l'Art Institute, puis à la Smith Academy, où il devint professeur après sa première année d'étude. En 1891, il épousa Mary Dole Keith et, en 1901, ils vendirent leurs possessions et allèrent s'installer en France afin qu'il puisse étudier l'art à Paris.

Ryder s'inscrit d'abord à l'Académie Julian et suivit les cours de Jean-Paul Laurens et Raphaël Colin ; deux ans après, il commença à exposer ses œuvres au Salon annuel de Paris et y exposa régulièrement de 1903 à 1909. A cette époque, il se lia d'amitié avec l'artiste américain Max Bohm, qui influença profondément son style avec ses compositions dramatiques et mélancoliques. En 1907, Ryder reçut une mention honorable pour son tableau, Ce que rend la mer, dont le style figuratif est très différent de ses paysages habituels.

1907 fut également une année importante pour Ryder, lorsque le grand marchand d'art de New York, William Macbeth, commença à le représenter. Ce fut une relation professionnelle de toute une vie ; Macbeth se chargeant de trouver des amateurs pour le style de peinture de Ryder, exposant, encadrant et trouvant même les titres des œuvres qui affluaient en continu de l'atelier du peintre. A l'automne 1907, Ryder alla s'installer à New York et commença à exposer son œuvre à la fois à Paris et à New York. Finalement en 1909, il ouvrit un atelier à New York.

En 1910, Ryder commença à voyager à travers la Nouvelle-Angleterre, dont les paysages lui fournirent des sujets pour son œuvre. Sa femme et lui achetèrent « une petite maison et quelques arpents de terrain à Wilton dans le New Hampshire », et pendant le reste de leur vie ils se partagèrent entre New York l'hiver et le New Hampshire au printemps et en été. De leur maison de Wilton, ils ne cessèrent de voyager à travers la Nouvelle-Angleterre jusqu'à un âge avancé. Peu de temps après leur installation dans le New Hampshire, Ryder se mit à la lithographie, en plus des gravures à pointe sèche, des dessins et des aquarelles qu'il avait déjà réalisés sur commande de Bolton Brown, l'un des meilleurs lithographes de son temps. Ces lithographies furent exposées avec ses peintures à la Macbeth Gallery à New York.

Ryder mourut en 1949 à Wilton. Aujourd'hui, son œuvre est surtout connue pour ses peintures à l'huile et, de son temps, elle était appréciée pour son « économie de ligne » (About the Artist). Cependant, on remarquait en outre, « la vigueur insolite de ses estampes » (Chicago Society of Etchers) et la manière dont ses paysages participaient de l'esthétique de l'abstrait alors qu'ils n'avaient rien d'abstrait, à une époque où le public était encore mal à l'aise face à l'art purement abstrait.

« Je peins par le sentiment, » (Peace and Plenty, 78) a dit Ryder – et c'est ce sentiment qui est restitué aux spectateurs lorsqu'ils voient ses gravures et ses tableaux.

—Diana Limbach et D. Roger Howlett, 2005

<http://www.childsgallery.com>



Chauncey Foster Ryder

Winter Landscape, undated
Oil on canvas, 20 ¼ x 30 ¼ in.
The New Britain Museum of American Art
Gift of the Estate of Miss Frances Whittlesey, 1972.32

Chauncey Foster Ryder

Winter Landscape, non daté
Huile sur toile, 51,4 x 76,8 cm
The New Britain Museum of American Art
Don de la succession de Miss Frances Whittlesey, 1972.32



Chauncey Foster Ryder

Lynboro Brook, undated
Oil on canvas, 25 x 30 in.
The New Britain Museum of American Art
Grace Judd Landers Fund, 1939.04

Chauncey Foster Ryder

Lynboro Brook, non daté
Huile sur toile, 63,5 x 76,2 cm
The New Britain Museum of American Art
Fonds Grace Judd Landers, 1939.04

John Singer Sargent (1856-1925)

Born in 1856 in Florence, Italy, to expatriate American parents, John Singer Sargent received his first formal art instruction at Rome in 1868, and then sporadically attended the Accademia delle Belle Arti in Florence between 1870 and 1873. In 1874 he was accepted at the Paris atelier of the portraitist Emile Auguste Carolus-Duran, and attended drawing classes at the Ecole des Beaux-Arts. He began to exhibit at the Salon in 1877. Over the next few years several experiences had a significant impact on Sargent's artistic development: during a trip to Spain in 1879 he copied paintings by Velázquez at the Prado, in 1880 he visited Belgium and Holland, where he copied works by Frans Hals, and in 1881 he met James Abbott McNeil Whistler in Venice. The scandal engendered by Sargent's daring portrait of Madame Gautreau at the Salon of 1884 precipitated his departure to London the following year. In 1887 he visited and worked with Claude Monet at Giverny, and made his first professional trip to America. In 1897 he was elected an academician at the National Academy of Design, New York, and the Royal Academy of Art, London, and he was made a member of the Legion of Honor in France.

By the turn of the century Sargent was recognized as the most acclaimed international society portraitist of the Edwardian era, and his clientele consisted of the most affluent, aristocratic, and fashionable people of his time. Noted for his dazzling technical virtuosity and painterly technique, he influenced an entire generation of American portraitists. Sargent resented the limitations of portraiture, however, and from the beginning of his exceptionally successful career took every opportunity to paint a wide range of genre subjects. Around 1906 he abandoned portraiture and worked primarily in watercolor, a medium in which he was extraordinarily gifted. Although an expatriate who lived in London, Sargent was committed to America's cultural development and executed important mural decorations for the Boston Public Library (1890-1919), the Museum of Fine Arts, Boston (1916-1925), and Harvard University's Widener Library (1921-1922). He died in London in 1925. [This is an edited version of the artist's biography published, or to be published, in the NGA Systematic Catalogue]

<http://www.nga.gov>

Mary Frances Grant Hammersley (1863-1911) (Mrs. Hugh Hammersley) 1892

Mary Frances Grant Hammersley was born in 1863 to General Owen Edward Grant and Adelaide Higginson Grant. The twenty-nine year old banker's wife pictured here was a fashionable London hostess. The finished portrait from this study (Brooklyn Museum, New York) confirmed Sargent's skills among potential, but reluctant English patrons when it was exhibited at the New Gallery in London in 1893. The positive reviews that it received finally quashed misgivings that his scandalous portrait of Madame Gautreau had aroused at the Paris Salon of 1884. Sargent's portrait of Mrs. Hammersley was the first in a series of ravishing portraits of glamorous English women.

www.gmilne.demon.co.uk

John Singer Sargent (1856-1925)

Né en 1856 à Florence en Italie de parents américains expatriés, John Singer Sargent reçut sa première formation artistique à Rome en 1868, puis fréquenta sporadiquement l'Accademia delle Belle Arti à Florence de 1870 à 1873. En 1874, à Paris, il fut admis dans l'atelier du portraitiste Carolus-Duran et suivit des cours de dessin à l'École des Beaux-Arts. Il commença à exposer au Salon en 1877. Pendant les quelques années suivantes, plusieurs expériences eurent un impact significatif sur l'évolution artistique de Sargent : pendant un voyage en Espagne en 1879, il copia les peintures de Velázquez au Prado ; en 1880, il alla en Belgique et en Hollande, où il copia des œuvres de Frans Hals. En 1881, il rencontra James Abbott McNeil Whistler à Venise. Le scandale soulevé par l'audacieux portrait de Madame Gautreau, présenté par Sargent au Salon de 1884, précipita son départ pour Londres l'année suivante. En 1887, il rendit visite à Claude Monet et travailla avec lui à Giverny et fit son premier voyage professionnel en Amérique. En 1897, il fut élu membre de la National Academy of Design de New York et de la Royal Academy of Art de Londres, et il fut décoré de la Légion d'Honneur par la France.

Vers la fin du siècle, Sargent était reconnu comme le portraitiste le plus talentueux de la société internationale de l'époque Edvardienne, et sa clientèle se composait des gens les plus lancés, les plus aristocratiques et les plus fortunés de son temps. Connus pour sa virtuosité technique et la texture particulière de sa peinture, il influença une génération entière de portraitistes américains. Pourtant, Sargent acceptait mal les limites du portrait et, dès le début de sa brillante carrière, il ne manqua pas une occasion de peindre de nombreux sujets de genre. Vers 1906, il abandonna le portrait et travailla surtout l'aquarelle, technique pour laquelle il se révéla exceptionnellement doué. Bien qu'expatrié à Londres, Sargent s'intéressait au développement culturel de l'Amérique et il réalisa d'importantes décorations murales pour la Public Library de Boston (1890-1919), le Museum of Fine Arts de Boston (1916-1925) et la Widener Library de l'Université Harvard (1921-1922). Il mourut à Londres en 1925. (Ceci est une version éditée de la biographie parue, ou à paraître, de l'artiste dans le Catalogue Systématique NGA).

<http://www.nga.gov>

Mary Frances Grant Hammersley (1863-1911) (Mrs. Hugh Hammersley) 1892

Mary Frances Grant Hammersley, fille du général Owen Edward Grant et d'Adelaide Higginson Grant, naquit en 1863. L'épouse de banquier, que l'on voit ici représentée à l'âge de vingt-neuf ans, fut l'une des hôtes à la mode du Londres élégant. Lorsqu'il fut exposé à la New Gallery à Londres en 1893, le portrait définitif réalisé à partir de cette esquisse (Brooklyn Museum, New York) confirma le talent de Sargent aux yeux de la clientèle anglaise potentielle, mais jusqu'alors peu convaincue. Les critiques élogieuses qu'il s'attira effacèrent les doutes soulevés par son scandaleux portrait de Madame Gautreau au Salon de Paris de 1884. Le portrait que Sargent fit de Mrs. Hammersley fut le premier d'une série de ravissants portraits de séduisantes femmes anglaises.

www.gmilne.demon.co.uk



John Singer Sargent

Study of Mrs. Hugh Hammersley, 1892

Oil on canvas, 33 1/8 x 20 3/4 in.

The New Britain Museum of American Art
Charles and Elizabeth Buchanan Collection, 1989.41

John Singer Sargent

Study of Mrs. Hugh Hammersley, 1892

Huile sur toile, 84,1 x 52,7 cm

The New Britain Museum of American Art
Collection Charles et Elizabeth Buchanan 1989.41

Miss Grace Woodhouse, 1890

Sargent painted this three-quarter-length portrait during his second professional visit to America. That ten-month period was an extremely prolific and lucrative time for the artist, during which he almost doubled the number of commissions received during his first trip, painted the famous *La Carmencita* (1890, Musée d'Orsay, Paris), and was commissioned to design murals for the Boston Public Library. This portrait represents Grace Guernsey Woodhouse (1867-1894). She was the daughter and only child of Lorenzo Guernsey Woodhouse, a Civil War veteran and partner in the Chicago-based company Marshall Field, and his wife Emma Douglas Arrowsmith. Sargent executed it in New York, probably sometime after February and before 7 April 1890, when Miss Woodhouse married Robert Barnwell Roosevelt Jr. (1866-1922), a cousin of Theodore Roosevelt. A few things are known about her brief life. She was born in New York City and moved as a young girl with her parents to Chicago. By 1885 the family had returned to New York, where her father was resident buyer for Marshall Field's New York office. Her only child, Olga, was three when Grace died at her summer home on Shelter Island of blood poisoning resulting from tonsillitis. She is buried at Woodlawn Cemetery, New York.

—Kelly, Franklin with Nicolai Cikovsky, Jr., Deborah Chotner, John Davis. *American Paintings of the Nineteenth Century, part 1. The Collections of the National Gallery of Art Systematic Catalogue. National Gallery of Art, Washington, Distributed by Oxford University Press, New York and Oxford, c. 1996.*

Miss Grace Woodhouse, 1890

*Sargent peignit ce portrait en trois-quarts pendant sa deuxième visite professionnelle en Amérique. Cette période de dix mois fut extrêmement prolifique et lucrative pour l'artiste : il doubla presque le nombre des commandes reçues pendant son premier voyage, peignit le célèbre tableau *La Carmencita* (1890, Musée d'Orsay, Paris), et fut chargé de réaliser des peintures murales pour la Public Library de Boston. Ce portrait représente Grace Guernsey Woodhouse (1867-1894). Elle était la fille unique de Lorenzo Guernsey Woodhouse, vétéran de la Guerre Civile et partenaire de la Compagnie Marshall Field basée à Chicago, et de sa femme Emma Douglas Arrowsmith. Sargent exécuta ce portrait à New York, probablement peu après le mois de février et avant le 7 avril 1890, où Miss Woodhouse épousa Robert Barnwell Roosevelt Jr. (1866-1922), cousin de Theodore Roosevelt. On sait peu de choses sur la brève existence de cette jeune femme. Née à New York, elle suivit bientôt ses parents qui s'installèrent à Chicago. Vers 1885, la famille retourna à New York où son père fut nommé responsable des achats du bureau local de Marshall Field. A la mort de Grace, d'une maladie infectieuse, dans sa maison d'été de Shelter Island, sa fille Olga avait trois ans. Elle est enterrée au cimetière de Woodlawn, à New York.*

—Kelly, Franklin avec Nicolai Cikovsky, Jr., Deborah Chotner, John Davis. *American Painting of the Nineteenth Century, part 1. Catalogue systématique des Collections de la National Gallery of Art, Washington. Distribué par Oxford University Press, New York et Oxford, c. 1996.*



John Singer Sargent

Miss Grace Woodhouse, 1890
Oil on canvas, 64 1/8 x 37 in.
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Gift of Olga Roosevelt Graves, 1962.6.1

John Singer Sargent

Miss Grace Woodhouse, 1890
Huile sur toile, 162,9 x 94 cm
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Don d'Olga Roosevelt Graves 1962.6.1

**Mary Crowninshield Endicott Chamberlain
(Mrs. Joseph Chamberlain), 1902**

Mary Crowninshield Endicott Chamberlain (1864-1957) was the only daughter of the eminent jurist William Crowninshield Endicott, who had served as secretary of war under Grover Cleveland from 1885 to 1889, and his wife Ellen, whose portrait Sargent had painted at Boston in 1901. In 1888 she became the third wife of the noted British statesman Joseph Chamberlain (1836-1914). After his death she married another Englishman, William Hartley Carnegie, dean of Westminster and chaplain of the House of Commons. According to Charles Mount, Sargent painted this portrait in London. Five of the artist's preparatory pencil studies for it survive in a sketchbook.

—Kelly, Franklin with Nicolai Cikovsky, Jr., Deborah Chotner, John Davis. *American Paintings of the Nineteenth Century, part 1. The Collections of the National Gallery of Art Systematic Catalogue. National Gallery of Art, Washington, Distributed by Oxford University Press, New York and Oxford, c. 1996.*

**Mary Crowninshield Endicott Chamberlain
(Mrs. Joseph Chamberlain), 1902**

Mary Crowninshield Endicott Chamberlain (1864-1957) était la fille unique de l'éminent juriste, William Crowninshield Endicott, qui avait été Secrétaire à la Guerre sous la présidence de Grover Cleveland de 1885 à 1889, et de sa femme Ellen dont Sargent avait peint le portrait à Boston en 1901. En 1888, Mary devint la troisième femme du célèbre homme d'Etat Joseph Chamberlain (1836-1914). Après sa mort, elle épousa un autre Anglais, William Hartley Carnegie, doyen de Westminster et chapelain de la Chambre des communes. Selon Charles Mount, Sargent peignit son portrait à Londres. Cinq études préparatoires au crayon de ce portrait subsistent dans un carnet de croquis de l'artiste.

—Kelly, Franklin avec Nicolai Cikovsky, Jr., Deborah Chotner, John Davis. *American Paintings of the Nineteenth Century, part 1. Catalogue systématique des Collections de la National Gallery of Art, Washington. Distribué par Oxford University Press, New York et Oxford, c. 1996.*



John Singer Sargent

**Mary Crowninshield Endicott Chamberlain
(Mrs. Joseph Chamberlain), 1902**

Oil on canvas, 59 ¼ x 33 in.

National Gallery of Art, Washington, D.C., Gift of the sitter
Mary Endicott Chamberlain Carnegie, 1958.2.1

John Singer Sargent

**Mary Crowninshield Endicott Chamberlain
(Mrs. Joseph Chamberlain), 1902**

Huile sur toile, 150,5 x 83,8 cm

National Gallery of Art, Washington, D.C.

Don du modèle Mary Endicott Chamberlain Carnegie 1958.2.1

Miss Mathilde Townsend, 1907

Mathilde Townsend (1888-1949) was the only child of Richard Townsend, president of the Erie & Pittsburgh Railroad, and his wife Mary Scott Townsend, daughter of the railroad executive and congressman William Lawrence Scott of Erie, Pennsylvania. After Townsend retired in 1892, the family moved to Washington, D.C., where they became prominent socialites. In 1899 the Townsends commissioned the architecture firm Carrere & Hastings to build a mansion at 2121 Massachusetts Avenue, N.W. that was modeled after the Petit Trianon at Versailles. They entertained foreign diplomats there with such regularity that President Theodore Roosevelt's daughter Alice considered placing a sign on the door to label it a boarding house for foreigners.

Sargent painted this portrait in London several years before Miss Townsend's marriage in 1910 to Peter Goelet Gerry, a senator from Rhode Island. One year after her divorce from Gerry in 1924, she became the second wife of the diplomat and author Benjamin Sumner Welles, who later served as secretary of state under President Franklin D. Roosevelt. She was described at the time of her first marriage, a lavish event at which President William Howard Taft was present, as an "unspoiled beauty" and the wealthiest young woman in Washington. Later in life she established funds for awarding medals to people active in preventing cruelty to animals and providing veterinary services to those unable to afford them for their pets. In 1924 she achieved notoriety for paying the jeweler Cartier \$400,000 for forty-two black pearls. She died in 1949 while vacationing in Lausanne, Switzerland, and her ashes were interred in the Townsend family mausoleum in Rock Creek Cemetery, Washington, D.C.

—Kelly, Franklin with Nicolai Cikovsky, Jr., Deborah Chotner, John Davis. *American Paintings of the Nineteenth Century, part 1. The Collections of the National Gallery of Art Systematic Catalogue. National Gallery of Art, Washington, Distributed by Oxford University Press, New York and Oxford, c. 1996.*

Miss Mathilde Townsend, 1907

Mathilde Townsend (1888-1949) fut le seul enfant de Richard Townsend, Président de la compagnie de chemin de fer Erie & Pittsburgh Railroad, et de sa femme Mary Scott Townsend, fille du Directeur des chemins de fer et membre du Congrès, William Lawrence Scott d'Erie, dans l'Etat de Pennsylvanie. Lorsque Townsend prit sa retraite en 1892, la famille alla s'installer à Washington où ils devinrent des personnages en vue de la vie sociale. En 1899, les Townsends confièrent au cabinet d'architecte Carrere & Hastings la construction d'un hôtel particulier au 2121 Massachusetts Avenue, N.W., dans le style du Petit Trianon de Versailles. Ils y reçurent tant de diplomates étrangers que la fille du président Theodore Roosevelt, Alice, envisagea de placer un écriteau sur la porte pour indiquer que c'était une pension pour étrangers.

Sargent peignit ce portrait à Londres plusieurs années avant le mariage de Miss Townsend en 1910 avec Peter Goelet Gerry, sénateur du Rhode Island. Une année après son divorce d'avec Gerry en 1924, elle devint la seconde femme du diplomate et auteur, Benjamin Sumner Welles, qui fut plus tard Secrétaire d'Etat du président Franklin D. Roosevelt. A l'époque de son premier mariage, événement fastueux, auquel assista le président William Howard Taft, elle était décrite comme une 'beauté naturelle' et la jeune femme la plus riche de Washington. Plus âgée, elle s'occupa d'œuvres en faveur des animaux, rassemblant des fonds pour attribuer des médailles aux personnes défendant activement les animaux contre les mauvais traitements, et pour assurer un accès aux soins vétérinaires aux propriétaires d'animaux qui n'avaient pas les moyens de payer de telles consultations. En 1924, elle devint célèbre pour avoir réglé le prix de 400.000 dollars au joaillier Cartier pour un rang de quarante-deux perles noires. Elle mourut en 1949 pendant des vacances à Lausanne en Suisse. Ses cendres reposent dans le mausolée de la famille Townsend au cimetière de Rock Creek à Washington.

—Kelly, Franklin avec Nicolai Cikovsky, Jr., Deborah Chotner, John Davis. *American Paintings of the Nineteenth Century, part 1. Catalogue systématique des Collections de la National Gallery of Art, Washington. Distribué par Oxford University Press, New York et Oxford, c. 1996.*



John Singer Sargent

Miss Mathilde Townsend, 1907
Oil on canvas, 60 1/8 x 40 in.
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Gift of the sitter, Mrs. Sumner Welles, 1952.3.1

John Singer Sargent

Miss Mathilde Townsend, 1907
Huile sur toile, 152,7 x 101,6 cm
National Gallery of Art, Washington, D.C.
Don du modèle, Mrs. Sumner Welles 1952.3.1

Allen Butler Talcott (1867-1908)

Allen Butler Talcott was born in Hartford, Connecticut. He earned a diploma from Trinity College in Hartford, and then began his art studies at the Hartford Art Society, which was then under the directorship of Dwight William Tryon. He also received instruction from Henry Ward Ranger, who later founded the Old Lyme Art Colony, Connecticut, around 1899. Talcott continued his studies at the Art Students League in New York City and then at the Académie Julian in Paris, where he studied under Jean-Paul Laurens and Benjamin Constant. In 1893 and 1894 his works were included in the Paris Salon.

After leaving Paris, Talcott returned to Hartford, but shortly moved to New York, where he was instrumental in beginning a cooperative studio complex at 27 West 67th Street, developed again by Henry Ward Ranger, and where many other Old Lyme artists were to live. Talcott was actually one of the first members of the Old Lyme Art Colony. He first came in 1901, boarding at Florence Griswold's house, and in 1903, purchased an estate overlooking the Connecticut River. He exhibited regularly at the National Academy of Design, New York City; the Carnegie Institute; the Pennsylvania Academy of the Fine Arts, Philadelphia; and the Society of American Artists, New York City, and won a silver medal at the 1904 St. Louis World's Fair. His untimely death at the age of forty-one cut short a promising career.

Allen Butler Talcott est né à Hartford dans le Connecticut. Après avoir obtenu un diplôme de Trinity College à Hartford, il entame ses études d'art à la Hartford Art Society, qui est alors dirigée par Dwight William Tryon. Il reçoit aussi l'enseignement de Henry Ward Ranger, qui plus tard, vers 1899, fondera la communauté d'artistes de Old Lyme dans le Connecticut. Talcott poursuit ses études à l'Art Students League de New York, puis à l'Académie Julian de Paris, où il étudie sous la direction de Jean-Paul Laurens et Benjamin Constant. En 1893 et 1894, le Salon de Paris présentera certaines de ses œuvres.

Après avoir quitté Paris, Talcott retourne à Hartford, qu'il quitte peu de temps après pour New York, où il contribue au lancement d'un groupement coopératif d'ateliers situé 27 West 67th Street, qui sera développé par Henri Ward Ranger, et où beaucoup d'autres artistes de Old Lyme allaient venir vivre. Talcott est en fait l'un des premiers membres de la communauté d'artistes de Old Lyme. Il arrive en 1901 et prend d'abord pension chez Florence Griswold ; puis, en 1903, il achète une propriété sur la rive du fleuve Connecticut. Il expose régulièrement à la National Academy of Design de New York, au Carnegie Institute, à la Pennsylvania Academy of the Fine Arts et à la Society of American Artists, de New York. Il remporte une médaille d'argent à la Foire mondiale de Saint Louis en 1904. Sa mort prématurée à l'âge de quarante et un an coupe court à une carrière prometteuse.



Allen Butler Talcott

Bayberry Field, Lyme, undated
Oil on canvas, 22 x 32 in.
The New Britain Museum of American Art
John Butler Talcott Fund, 1913.01

Allen Butler Talcott

Bayberry Field, Lyme, non daté
Huile sur toile, 55,9 x 81,3 cm
The New Britain Museum of American Art
Fonds John Butler Talcott 1913.01

John Henry Twachtman (1853-1902)

Landscape painter John Henry Twachtman was one of the most original and modern artists of the late nineteenth century. Trained in Munich and Paris, and a member of the most advanced American artist groups of his day, Twachtman was apprised of the innovative directions in European and American art throughout his career. The work of his Greenwich Period, for which he is best known, was influenced by Impressionism and Tonalism, yet Twachtman's stylistic synthesis was unique. Often compared with Claude Monet and James Abbott McNeill Whistler, Twachtman developed an experimental technique to express the poetry and the changing emotional tenor of nature.

Born in Cincinnati, Ohio, to German immigrant parents, Twachtman found his first employment in the Breneman Brothers window shade factory where his father also worked. At age fifteen, he enrolled as a part-time student in the School of Design at the Ohio Mechanics' Institute. In 1871, he transferred to the McMicken School of Design where his classmates included Kenyon Cox, Joseph DeCamp, Robert Blum, Lewis Henry Meakin, and William Baer, all of whom achieved artistic prominence in their later careers. Frank Duveneck, however, was the most important contact of Twachtman's Cincinnati years. Twachtman had known Duveneck through mutual ties in the Cincinnati German community, but the younger Twachtman came under the slightly older artist's influence when he joined the evening class Duveneck taught at the Mechanics' Institute in 1874-75, on his return from four years of study at the Munich Royal Academy.

Duveneck invited Twachtman to paint in the studio he shared with Henry Farny and the sculptor Frank Dengler, and in 1875 when Duveneck returned to Munich, Twachtman accompanied him. Enrolling in the Munich Royal Academy in the fall of 1875, Twachtman studied under Ludwig von Loefftz, a painter of realist genre scenes. In the spring of 1875, Twachtman probably accompanied Duveneck to Paris to visit the annual Salon, and during the summer of 1876, he visited the small nearby town of Polling, which had attracted a large community of artists including many American painters. American artists Charles Ulrich and Walter Shirlaw also spent time in Polling in the summer of 1876.

In the summer of 1877, Twachtman visited Polling again and then went with William Merritt Chase, an American colleague in Munich, and Duveneck to Venice where he spent nine months. Returning to America in 1878, Twachtman briefly visited Cincinnati before going to New York City. There he participated in the first exhibition of the Society of American Artists, which elected him to membership in 1880. During his time in New York, Twachtman lived in the Benedict building on Washington Square, painted the city's harbors in a bold realist style, and participated in the activities of the Tile Club. Many important contacts were made in Tile Club gatherings including artists J. Alden Weir and R. Swain Gifford.

Twachtman returned to Cincinnati in the fall of 1879 to teach at the Women's Art Association, remaining in Cincinnati through the summer of 1880. In October he sailed for Venice where he joined the Duveneck "boys" and may have met Whistler, who had become close to Duveneck and Otto Bacher during the summer. By November, Whistler had returned to London, and Twachtman joined Duveneck as an instructor at the school Duveneck had started in Florence.

After his marriage in 1881 in Cincinnati to the artist Martha Scudder, Twachtman again visited Europe, this time stopping in England, Holland, Belgium, and Germany. In Holland, he stayed with J. Alden Weir and his brother John Ferguson Weir, painting in Dordrecht and surrounding communities. During this trip, he also met the Dutch Hague School painter Anton Mauve, who gave him encouragement and advice. During this trip Twachtman also became familiar with the work of the French painter of peasants, Jules Bastien-Lepage.

In 1883 Twachtman went to Paris, continuing his studies at the Académie Julian under Gustave Boulanger and Jules-Joseph Lefebvre. Fellow students included American artists Childe Hassam, Willard Metcalf, Frank W. Benson, Edmund C. Tarbell, and Robert Reid, all of whom became lifelong friends. During the summers in France, Twachtman painted near Honfleur and Dieppe, and in Italy where he visited Duveneck and Blum. His work changed at this time; his palette remained low-key, but tones became more closely modulated and his brushwork fluid and not apparent.

John Henry Twachtman (1853-1902)

Following his return to America in 1886, he went to Chicago where he worked on a cyclorama. During the late 1880s, he spent time in Branchville, Connecticut, near J. Alden Weir's home, and worked extensively in pastel. In 1889 Twachtman and Weir held a joint exhibition and sale of their works at the Ortgies Gallery in New York, and four years later, the American Art Gallery featured their work in a comparative exhibition with that of Monet and Paul Besnard. Twachtman produced illustrations for *Scribner's* from 1888 to 1893, and in 1889 he began to teach at the Art Students League. These activities provided the income with which he purchased a house and seventeen acres of land in Greenwich, Connecticut, in 1890. During the next decade, this property was Twachtman's primary subject matter. Although he continued his interest in soft tonal qualities, Twachtman turned to an Impressionist technique during his Greenwich Period. His introduction to the style came not only through seeing the work of French painters, but also through friends such as Theodore Robinson. An interest in structured compositions and a strong sense of design also become apparent in Greenwich paintings.

Twachtman was a founding member of the Ten American Painters in 1897, a group of primarily Impressionist painters who broke from the Society of American Artists. He continued to teach at the Art Students League through the 1890's, bringing students to the Holley House in Cos Cob, Connecticut, during the summers where he occasionally resided. The summers of 1900 to 1902 were spent in Gloucester, Massachusetts, where Twachtman joined his old friend Duveneck and other painters, many of whom started their careers in Cincinnati. For his Gloucester works, Twachtman painted *alla prima*, returning to the bold painterly style of his Munich years, but retaining the bright colors of his Greenwich Period. One-man shows of his paintings and pastels were held in New York, Chicago, and Cincinnati in 1901. In the summer of 1902, Twachtman died suddenly in Gloucester. Several of his colleagues wrote at the time of Twachtman's modernity, the "great beauty of design" in his work, and his ability to express the spirit of the places he painted. Thomas Dewing wrote: "By the death of John H. Twachtman, the world has lost an artist of the first rank ... He is too modern, probably, to be fully recognized or appreciated at present: but his place will be recognized in the future."¹

Twachtman's works are in numerous important private and public collections including the Metropolitan Museum of Art, New York; the Cincinnati Art Museum, Ohio; the National Museum of American Art (now the Smithsonian American Art Museum), Washington, D.C.; the National Gallery of Art, Washington, D.C.; the Museum of Fine Arts, Boston, Massachusetts; the Brooklyn Museum, New York; the Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C.; the Hirshhorn Museum, Washington, D.C.; the Phillips Collection, Washington, D.C.; the Cleveland Museum, Ohio; the Detroit Institute of Arts, Michigan; the Nelson-Atkins Museum, Kansas City, Missouri; the St. Louis Museum of Art, Missouri; the Los Angeles County Museum of Art, California, and many others. – Lisa N. Peters

© The essay herein is the property of Spanierman Gallery, LLC and is copyrighted by Spanierman Gallery, LLC, and may not be reproduced in whole or in part without written permission from Spanierman Gallery, LLC, nor shown or communicated to anyone without due credit being given to Spanierman Gallery, LLC.

¹ T. W. Dewing, "John H. Twachtman: An Estimation," *North American Review* 176 (April 1903), p. 554.

John Henry Twachtman (1853-1902)

Peintre paysagiste, John Henry Twachtman fut l'un des artistes les plus originaux et les plus modernes de la fin du XIXe siècle. Formé à Munich et à Paris, membre des groupes d'artistes américains les plus avancés de l'époque, Twachtman se tint au courant des orientations novatrices de l'art européen et américain durant toute sa carrière. Les œuvres de sa période Greenwich, pour laquelle il est le plus connu, furent influencées par l'Impressionnisme et le Tonalisme, mais la synthèse stylistique de Twachtman reste unique. Souvent comparé à Claude Monet et à James Abbott McNeill Whistler, Twachtman mit au point une technique expérimentale pour exprimer la poésie et la qualité d'émotion changeante de la nature.

Né à Cincinnati dans l'Ohio, de parents immigrés allemands, Twachtman trouve son premier emploi dans la fabrique de stores des Frères Breneman où travaille son père. A l'âge de quinze ans, il s'inscrit comme élève à temps partiel à l'Ecole de dessin de l'Institut de mécanique de l'Ohio. En 1871, il se réoriente sur l'Ecole de dessin McMicken où ses camarades de cours se trouvent être Kenyon Cox, Joseph DeCamp, Robert Blum, Lewis Henry Meakin et William Baer, qui atteindront tous la célébrité au cours de leur carrière artistique. Toutefois c'est Franck Duveneck qui est le plus proche de Twachtman pendant ses années passées à Cincinnati. Twachtman l'avait connu par des relations communes au sein de la communauté allemande de Cincinnati, et le jeune débutant se plaça naturellement sous l'influence de l'artiste un peu plus âgé quand il suivit les cours du soir donnés par Duveneck à l'Institut de mécanique, de 1874 à 1875, après ses quatre années d'études à l'Académie royale de Munich.

Duveneck invita Twachtman à peindre dans l'atelier qu'il partageait avec Henry Farny et le sculpteur Frank Dengler et, en 1875, quand Duveneck retourna à Munich, Twachtman l'accompagna. En s'inscrivant à l'Académie royale de Munich à l'automne 1875, Twachtman étudia avec Ludwig von Loefftz, peintre de scènes de genre réalistes. Au printemps 1875, Twachtman accompagna vraisemblablement Duveneck à Paris pour visiter le Salon annuel, et pendant l'été 1876, il visita la petite ville de Polling proche de Munich, qui avait attiré une grande communauté d'artistes et notamment de nombreux peintres américains. Les artistes américains, Charles Ulrich et Walter Shirlaw, ont eux aussi séjourné à Polling durant l'été 1876.

A l'été 1877, Twachtman va de nouveau à Polling et puis se rend en compagnie de William Merritt Chase, un collègue américain de Munich, et avec Duveneck, à Venise, où il y passe neuf mois. Rentré aux Etats-Unis en 1878, Twachtman séjourne brièvement à Cincinnati avant de se rendre à New York, où il participe à la première exposition de la Society of American Artists, qui l'accepte comme membre en 1880. Pendant son séjour à New York, Twachtman habite l'immeuble Benedict à Washington Square, peint les ports de la ville dans un style réaliste et audacieux, et participe aux activités du Tile Club. Bien des rencontres importantes se font lors des réunions du Tile Club, auxquelles assistent les artistes J. Alden Weir et R. Swain Gifford.

A l'automne 1879, Twachtman retourne à Cincinnati pour enseigner à la Women's Art Association et y reste jusqu'à l'été 1880. En octobre, il prend le bateau pour Venise où il retrouve les disciples de Duveneck et rencontre peut-être Whistler, qui s'était rapproché de Duveneck et d'Otto Backer pendant l'été. En novembre, Whistler retourne à Londres et Twachtman rejoint Duveneck pour enseigner à l'école que ce dernier a fondée à Florence.

Après son mariage en 1881 à Cincinnati avec l'artiste Martha Scudder, Twachtman se rend à nouveau en Europe, s'arrêtant cette fois en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en Allemagne. En Hollande, il séjourne chez J. Alden Weir et son frère John Ferguson Weir, et peint à Dordrecht et dans les localités environnantes. Pendant ce voyage il rencontre également Anton Mauve, le peintre de l'Ecole Hollandaise de La Haye, qui l'encourage et lui donne des conseils. Durant ce voyage, Twachtman se familiarise également avec l'œuvre du peintre français de scènes paysannes, Jules Bastien-Lepage.

En 1883 Twachtman vient à Paris et poursuit ses études à l'Académie Julian auprès de Gustave Boulanger et de Jules-Joseph LeFebvre. Parmi les étudiants, il côtoie des artistes américains comme Child Hassam, Willard Metcalf, Franck W. Benson, Edmund C. Tarbell et Robert Reid, qui deviendront tous ses amis pour la vie. Pendant les étés en France, Twachtman peint près de Honfleur et de Dieppe. Il va peindre aussi en Italie où il rend visite à Duveneck et Blum. Sa manière évolue à cette époque ; il garde une palette sobre, mais ses teintes sont plus étroitement modulées tandis que ses touches deviennent fluides et non apparentes.

John Henry Twachtman (1853-1902)

Juste après son retour aux Etats-Unis en 1886, il se rend à Chicago où il travaille sur un cyclorama. A la fin des années 1880, il séjourne à Brancheville dans le Connecticut, près de la maison d'Alden Weir, et se met activement au pastel. En 1889, Twachtman et Weir organisent une exposition-vente commune de leurs tableaux à la Ortgies Gallery à New York, et quatre ans plus tard l'American Art Gallery présente leurs œuvres dans une exposition comparative avec celles de Monet et de Paul Besnard. De 1888 à 1893, Twachtman fait des illustrations pour le journal Scribner, et en 1889 il commence à enseigner à l'Art Students League. Ces activités lui rapportent de quoi acheter une maison et un terrain à Greenwich, dans le Connecticut, en 1890. Au cours des dix années suivantes, cette propriété sera le principal sujet des tableaux de Twachtman. Tout en gardant son attachement aux tonalités douces, Twachtman embrasse la technique impressionniste pendant sa période Greenwich. Son initiation à ce style ne vient pas seulement de sa contemplation des œuvres des peintres français mais aussi d'amis tel que Theodore Robinson. On constate aussi un intérêt pour des compositions structurées et une forte présence du dessin dans les peintures de Greenwich.

Twachtman était un des membres fondateurs du Groupe des Dix fondé en 1897, composé de peintres essentiellement impressionnistes ayant quitté la Society of American Artists. Pendant les années 1890, il continua à enseigner à l'Art Students League, amenant ses étudiants à Holley House à Cos Cob, dans le Connecticut, pendant les étés où il y séjournait. Les étés de 1900 à 1902 se passèrent à Gloucester dans le Massachusetts où Twachtman rejoignait son vieil ami Duveneck et d'autres peintres dont beaucoup avaient commencé leur carrière à Cincinnati. Pour ses œuvres peintes à Gloucester, Twachtman adopta le style alla prima, revenant à l'expression puissante et appuyée de ses années à Munich, mais il conserva les couleurs vives de sa période Greenwich. Des expositions de ses peintures et de ses pastels eurent lieu à New York, Chicago et Cincinnati en 1901. L'été 1902, Twachtman mourut soudainement à Gloucester. Plusieurs de ses collègues évoquèrent alors la modernité de Twachtman, 'la grande beauté de dessin' de ses œuvres, et sa capacité à rendre l'esprit des lieux qu'il peignait. Thomas Dewing écrivit : « A la mort de John H. Twachtman, le monde a perdu un artiste de première importance...Il est sans doute trop moderne pour être

pleinement reconnu ou apprécié à présent, mais sa juste place lui sera accordée dans l'avenir.»

Le travail de Twachtman est présent dans de nombreuses collections privées et publiques dont le Metropolitan Museum of Art, de New York ; l'Art Museum de Cincinnati dans l'Ohio ; le National Museum of American Art (maintenant le Smithsonian American Art Museum), de Washington ; la National Gallery of Art, de Washington ; le Museum of Fine Arts de Boston, dans le Massachusetts ; le Brooklyn Museum, à New York ; la Corcoran Gallery of Art, de Washington ; le Hirshhorn Museum, de Washington ; la Phillips Collection, de Washington ; le Cleveland Museum, dans l'Ohio ; le Detroit Institute of Arts, dans le Michigan ; le Nelson-Atkins Museum, de Kansas City dans le Missouri ; le St. Louis Museum of Art, dans le Missouri ; le Los Angeles County Museum of Art, en Californie. – Lisa N. Peters

© Le présent essai est la propriété de Spanierman Gallery, LLC qui en a les droits exclusifs. Il ne peut être reproduit en intégralité ou en partie sans la permission écrite de Spanierman Gallery, LLC, ni montré ou transmis à quiconque sans accrédi-ter Spanierman Gallery, LLC.

¹ T. W. Dewing, "John H. Twachtman: An Estimation," *North American Review* 176 (Avril 1903), p. 554.



John Henry Twachtman

Waterfall, c. 1895

Oil on canvas, 30 x 25 in.

Courtesy Spanierman Gallery, LLC, New York, New York

John Henry Twachtman

Waterfall, c. 1895

Huile sur toile, 76.2 x 63.5 cm

Courtoisie de Spanierman Gallery, LLC, New York, New York

Robert Vonnoh (1858-1933)

While the best known colony of American Impressionist artists in France was established in Giverny, the home of Claude Monet, the aesthetic developed in other rural art centers as well, most notably in Grez-sur-Loing, near the Forest of Fontainebleau. There, the principal agent for the introduction of Impressionism was the Boston painter, Robert Vonnoh. Vonnoh attended the Académie Julian in Paris in 1881 and returned to Boston in 1883, teaching at the newly formed Cowles School in 1884 and at the School of the Museum of Fine Arts in 1885. After his marriage in 1886 to Grace D. Farrell, he and his bride may have honeymooned briefly in Grez. The following year, he returned to France for further study at Julian's, but beginning in the fall of 1887, he spent much of the next three or four years in Grez, before returning to Boston in the spring of 1891.

Many of Vonnoh's figural canvases of the 1880s reflect his allegiance to strong, tonal naturalism, but by 1888 he was beginning to work out-of-doors on bright, colorful landscapes and nature studies of flowers, which reflect his involvement in the Impressionist aesthetic. Indeed, Vonnoh's art of the late 1880s suggests an almost schizophrenic artistic persona; it is difficult to believe that the same painter created in the same year, 1888, both his dark, strongly modeled *Companion of the Studio* (Pennsylvania Academy of the Fine Arts) and his several depictions of flaming, brightly colored poppies (Indianapolis Museum of Art, and Terra Foundation for American Art, Chicago), shadowless and pushed up against the picture plane, and executed with slashing brush and palette knife work. But, like a good number of American painters of the period, Vonnoh was reluctant to surrender in his figure paintings the academic precepts he had labored so dearly to master, while in his landscape work, for which academic training had offered little preparation, he felt freer to investigate newer, more modern strategies. Vonnoh's "conversion" to Impressionism has been attributed to the influence of the Irish painter, Roderic O'Connor, who had adopted the bright, unmixed hues and thick impasto of Impressionism by 1886, and may have been in Grez as early as that year. Vonnoh may also have been led to Impressionism through the example of Alfred Sisley, working nearby in Moret-sur-Loing.

The subject of poppies was a common one in French and Impressionist painting. It had recently become especially associated with Claude Monet, two of whose Giverny poppy field paintings of 1885 had garnered tremendous attention when they were included in the first great American show of French Impressionist art held in New York City at the American Art Association in April of 1886. Poppies had been painted in Grez in 1885 also, by the Swedish painter, Karl Nordstrom (Malmo Museum, Sweden) and the American, Theodore Robinson (formerly, Kennedy Galleries, Inc., New York City). And in 1886, a group of American painters, John Singer Sargent, Edwin Blashfield, Edwin Austin Abbey, and Frank Millet, were all painting poppy pictures in the art colony of Broadway in the West of England.

Of his involvement with Impressionism, Vonnoh wrote: "I gradually came to realize the value of first impression and the necessity of correct value, pure color and higher key, resulting in my soon becoming a devoted disciple of the new movement in painting."

—William H. Gerdtz

<http://www.butlerart.com>

Robert Vonnoh (1858-1933)

Giverny, le village où vivait Claude Monet, abrita la plus célèbre communauté d'artistes impressionnistes américains en France, mais cette esthétique se développa dans d'autres centres artistiques de la région, notamment à Grez-sur-Loing, près de la forêt de Fontainebleau. Là, le principal responsable de l'introduction à l'Impressionnisme fut le peintre bostonien, Robert Vonnoh. Celui-ci avait suivi les cours de l'Académie Julian à Paris en 1881 et il retourna à Boston en 1883, où il enseigna à la nouvelle école Cowles fondée en 1884 et à l'école du Museum of Fine Arts en 1885. Après son mariage, en 1886, à Grace D. Farnell, son épouse et lui ont sans doute passé une brève lune de miel à Grez. L'année suivante, il retourna en France pour poursuivre ses cours à l'Académie Julian ; mais, à partir de l'automne 1887, il passa trois à quatre ans à Grez, avant de retourner à Boston au printemps 1891.

Nombre des toiles figuratives que Vonnoh a produites dans les années 1880 reflètent son allégeance à un puissant naturalisme tonal, mais vers 1888 il commence à travailler en extérieur, sur des paysages brillamment colorés et des études de fleurs d'après nature, illustrant ainsi son engagement dans l'esthétique impressionniste. A la vérité, les œuvres de Vonnoh à la fin des années 1880 dénotent une personnalité artistique presque schizophrène ; il est très difficile de croire que le même peintre a créé la même année, 1888, le sombre tableau, puissamment modelé, qu'est Companion of the Studio (Pennsylvania Academy of the Fine Arts) et plusieurs interprétations flamboyantes de champs de coquelicots aux vives couleurs (Indianapolis Museum of Art et Terra Foundation for American Art, à Chicago), baignés de lumière et dressés contre la toile par touches rapides appliquées au couteau. Mais comme bon nombre de peintres américains de cette période, Vonnoh était peu disposé à renoncer dans ses tableaux de personnages aux préceptes académiques qui lui avaient tant coûté à acquérir, alors que dans ses peintures de paysages, genre auquel sa formation académique ne l'avait guère préparé, il se sentait plus libre d'expérimenter des stratégies nouvelles et plus modernes. La conversion de Vonnoh à l'Impressionnisme a été attribuée à l'influence du peintre irlandais, Roderic O'Connor, qui avait adopté les teintes éclatantes, juxtaposées, et la pâte dense de l'Impressionnisme, dès 1886, et qui se trouvait certainement à Grez dès cette année-là. Vonnoh a peut-être aussi été amené à l'Impressionnisme par l'exemple d'Alfred Sisley, qui travaillait non loin de là, à Moret-sur-Loing.

Le thème des coquelicots était commun dans la peinture française, et notamment chez les Impressionnistes. Bientôt, il fut particulièrement associé à Claude Monet, dont deux des peintures de champs de coquelicots à Giverny, de 1885, avaient suscité un énorme intérêt lors de la première grande exposition américaine d'art impressionniste français organisée à New York, à l'American Art Association, en avril 1886. D'autres tableaux de coquelicots ont aussi été peints à Grez en 1885, par le Suédois Karl Nordstrom (Musée de Malmö) et l'Américain Theodore Robinson (anciennement, Kennedy Galleries, Inc., New York). Enfin, en 1886, il y eut un groupe de peintres américains, John Singer Sargent, Edwin Blashfield, Edwin Austin Abbey et Frank Mille, qui tous furent des peintres de coquelicots dans la communauté d'artistes de Broadway dans l'ouest de l'Angleterre.

De sa participation à l'Impressionnisme, Vonnoh écrit : « J'ai graduellement compris la valeur de la première impression et la nécessité de l'évaluation juste, de la couleur pure et de la tonalité forte, ce qui a bientôt fait de moi un disciple convaincu de ce nouveau mouvement de la peinture. »

—William H. Gerdtz

<http://www.butlerart.com>



Robert Vonnoh

Poppies in France, 1888

Oil on canvas, 12 1/8 x 20 1/8 in.

Terra Foundation for American Art, Daniel J. Terra Collection

Robert Vonnoh

Poppies in France, 1888

Huile sur toile, 30,8 x 51,1 cm

Terra Foundation for American Art, Collection Daniel J. Terra

Julian Alden Weir (1852-1919)

Although best known today as an American Impressionist, Julian Alden Weir had a long and varied career. He received his earliest artistic education from his father Robert Weir (1803-1889), who was a professor of drawing at the U.S. Military Academy at West Point for forty-four years. Young Weir was born there on 30 August 1852. Weir's elder brother, John Ferguson Weir (1841-1926), was also an artist and served as Dean of the School of Fine Arts at Yale University. As a young man Julian studied at the National Academy of Design for three years. In 1873 he traveled to France where he entered the Ecole des Beaux Arts and worked under Jean-Léon Gérôme (1824-1904). It was about this time, partly in gratitude to Mrs. Bradford Alden, the family friend who sponsored his trip, that the artist began to use only his first initial rather than his given name Julian.

Through his European travels, particularly to Holland and Spain, Weir was able to study the paintings of Frans Hals and Diego Velázquez. Among French painters, one who had one of the strongest influences on the artist was the naturalist Jules Bastien-Lepage (1848-1884), who became a close friend of the American. Given Weir's inclination toward the accepted masters and his essentially conservative training, it is not surprising that he reacted negatively upon his first viewing of French avant-garde painting at the Impressionist exhibition of 1877.

That year Weir returned to the United States. Settling in New York, he became a member of the newly established Society of American Artists, but continued to exhibit at the National Academy of Design. Teaching, portrait commissions, and still-life subjects provided his income. He maintained his ties in Europe, making several trips there and exhibiting at the Paris Salons of 1881, 1882, and 1883. In the spring of 1883 he married Anna Dwight Baker, and the couple honeymooned in Europe until September. Upon their return they divided their time between New York City and two Connecticut towns, Branchville, where Weir had recently acquired a 150-acre farm, and Windham, home of Anna Weir's parents.

At Branchville, Weir was host to numbers of artists, among them his closest friend John Twachtman, as well as Childe Hassam, Theodore Robinson, and Albert Pinkham Ryder. In the late 1880s Weir developed an interest in pastels and etchings, often working alongside Twachtman and reflecting that artist's lightness of touch. Weir, whose work had become increasingly daring after his initial stay in Europe, absorbed many aspects of Impressionism from his American colleagues and eventually exhibited with that group of them known as The Ten. When he had his first important one-man show in 1891, Weir was described by one critic as "the first among Americans to use Impressionistic methods and licenses successfully." Two years later, when he and Twachtman held their joint exhibition at the American Art Association, their works were shown adjacent to and compared with those of French Impressionists Claude Monet and Paul Besnard. Weir's style, however, would vacillate greatly throughout the years and his underlying training in figure drawing, which helped to establish his reputation with celebrated paintings such as *Idle Hours* (1888, Metropolitan Museum of Art, New York), often reasserted itself in his later works.

By 1900 Weir was widely known and respected. That year he won a bronze medal at the Exposition Universelle in Paris. Four years later he won medals for both painting and engraving at the Saint Louis Exposition. A retrospective exhibition of his work circulated to Boston, Massachusetts; New York City; Buffalo, New York; and Cincinnati, Ohio, in 1911-1912, and he was elected president of the National Academy of Design in 1915. Weir died 8 December 1919 in New York City. [This is an edited version of the artist's biography published, or to be published, in the NGA Systematic Catalogue]

<http://www.nga.gov>

Julian Alden Weir (1852-1919)

Bien que plus connu aujourd'hui comme un impressionniste américain, Julian Alden Weir eut une carrière longue et diversifiée. Sa toute première éducation artistique est due à son père Robert Weir (1803-1889), qui fut professeur de dessin à l'Académie militaire de West Point pendant quarante-quatre ans. Le jeune Weir y naquit le 30 août 1852. Son frère aîné, John Fergusson Weir (1841-1926), fut aussi un artiste et le Doyen de l'École des beaux-arts de l'Université Yale. Le jeune Julian étudia à la National Academy of Design pendant trois ans. En 1873, il se rendit en France où il entra à l'École des beaux-arts et travailla sous la direction de Jean-Léon Gérôme (1824-1904). C'est vers cette époque, en partie par gratitude envers Madame Bradford Alden, une amie de la famille qui avait contribué à la réalisation de son voyage, que l'artiste commença à utiliser uniquement l'initiale de son prénom Julian.

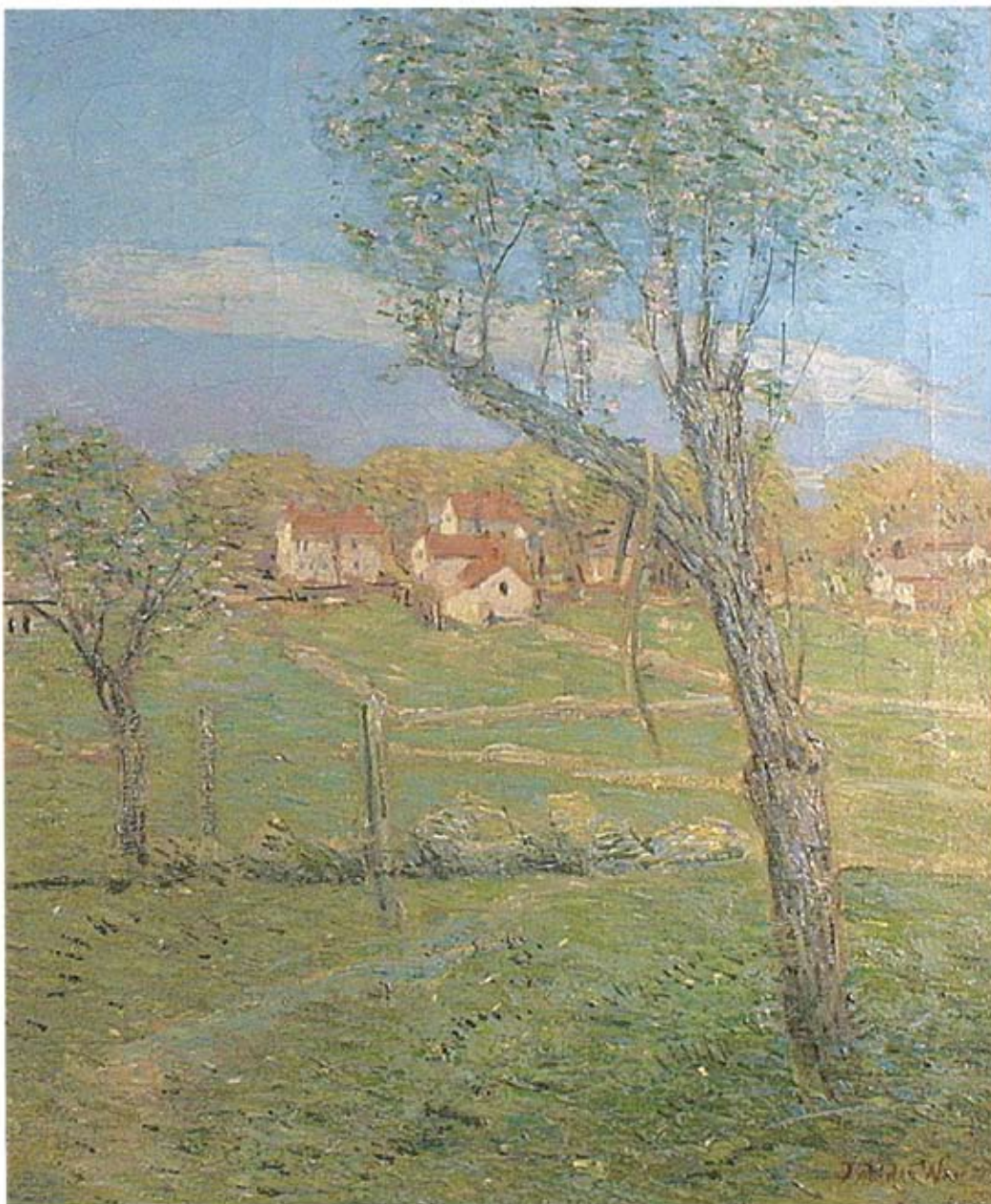
Grâce à ses voyages en Europe, en particulier en Hollande et en Espagne, Weir fut en mesure d'étudier les tableaux de Frans Hals et de Diego Velázquez. Parmi les peintres français, celui qui eut la plus forte influence sur l'artiste fut le naturaliste Jules Bastien-Lepage (1848-1884), qui devint son ami proche. Étant donné l'inclination de Weir pour les maîtres reconnus et sa formation essentiellement conservatrice, il n'est pas surprenant qu'il ait réagi négativement en découvrant pour la première fois les peintures de l'avant-garde française lors de l'Exposition impressionniste de 1877.

Cette année-là, Weir retourne aux États-Unis. Installé à New York, il devient membre de la toute nouvelle Société des artistes américains, mais continue d'exposer à la National Academy of Design. L'enseignement, les commandes de portraits et les natures mortes lui permettent de vivre. Il conserve ses relations en Europe, y fait plusieurs voyages et expose au Salon de Paris en 1881, 1882 et 1883. Au printemps 1883, il épouse Anna Dwight Baker et le couple fait son voyage de noces en Europe jusqu'en septembre. Au retour, il partage son temps entre New York et deux villes du Connecticut, Branchville, où Weir avait récemment acquis une ferme de soixante-dix hectares, et Windham, où habitaient les parents d'Anna Weir.

À Branchville, Weir accueille nombre d'artistes, parmi lesquels son ami le plus proche John Twachtman, ainsi que Childe Hassam, Theodore Robinson et Albert Pinkham Ryder. À la fin des années 1880, Weir manifeste de l'intérêt pour le pastel et la gravure, travaillant souvent auprès de Twachtman et adoptant la légèreté de touche de cet artiste. Weir dont le travail s'était fait de plus en plus audacieux après son premier séjour en Europe, absorbe de nombreux aspects de l'impressionnisme à travers ses collègues américains et expose finalement avec ceux que l'on appelait le Groupe des Dix. Quand il donne sa première exposition importante en 1891, Weir est décrit par un critique comme « le premier parmi les Américains à utiliser avec succès les méthodes et les licences des Impressionnistes. » Deux ans plus tard, quand Twachtman et lui organisent une exposition commune à l'American Art Association, leurs tableaux sont accrochés côte à côte et comparés avec ceux des impressionnistes français Claude Monet et Paul Besnard. Toutefois, le style de Weir reste très fluctuant au cours du temps et sa formation de base dans le dessin de personnages, qui avait contribué à asseoir sa réputation avec des tableaux célèbres comme *Idle Hours* (1888, Metropolitan Museum of Art, New York), se réaffirme souvent dans ses œuvres ultérieures.

En 1900, Weir était largement connu et admiré. Cette année-là, il se voit attribuer une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris. Quatre ans plus tard, il reçoit d'autres récompenses pour ses peintures et ses gravures à l'Exposition de Saint Louis. De 1911 à 1912, une exposition rétrospective de son travail circule à Boston, New York, Buffalo et Cincinnati ; et il est élu président de la National Academy of Design en 1915. Weir meurt le 8 décembre 1919 à New York. [Ceci est une version éditée de la biographie de l'artiste parue, ou à paraître, dans le Catalogue Systématique NGA].

<http://www.nga.gov>



Julian Alden Weir

Windham from Mullins Hill, c. 1910
Oil on canvas, 24 x 20 in.

Florence Griswold Museum; Gift of The Hartford Steam Boiler Inspection
and Insurance Company, 2002.1.156

Julian Alden Weir

Windham from Mullins Hill, c. 1910
Huile sur toile, 61 x 50,8 cm

Florence Griswold Museum; Don de la Compagnie d'assurance et
d'inspection des chaudières de Hartford, 2002.1.156

Guy Carlton Wiggins (1883-1962)

Guy Carleton Wiggins was born in Brooklyn, New York, the son of Carleton Wiggins (1847-1928), a landscape artist who studied under George Inness and in France under the influence of the Barbizon School, and who was one of the founding members of the Old Lyme Art Colony. The younger Wiggins began his studies with his father, and went on to study architecture at the Polytechnic Institution in Brooklyn, New York. Deciding to focus more intently on his painting, he enrolled in the National Academy of Design in New York City, and later studied under Robert Henri.

Wiggins traveled abroad many times, especially to Paris, and adopted the bright palette and lively brushwork of the Impressionists. He is primarily noted for his snow scenes of New York City, which were often painted from the windows of his friends' Manhattan offices, and for his landscapes of the environs of Old Lyme, Connecticut, where he lived for many years in an old farmhouse. As a teacher of art, he inspired a generation of young painters; he was among the first to develop the technique of lecturing and painting simultaneously before public audiences.

Wiggins was, at the time, the youngest American artist to have his work purchased by the Metropolitan Museum of Art in New York City, and his work is included in numerous other collections including those of the Art Institute of Chicago, Illinois; the Brooklyn Museum, New York; and the National Gallery of Art, Washington, D.C.

Guy Carlton Wiggins est né à New York, dans le quartier de Brooklyn, fils de Carleton Wiggins (1847-1928), artiste paysagiste qui étudia sous la direction de George Inness et en France chez les adeptes de l'Ecole de Barbizon, et qui fut un des premiers membres fondateurs de la communauté d'artistes de Old Lyme. Le jeune Wiggins commence ses études avec son père et étudie l'architecture à la Polytechnic Institution de Brooklyn. Décidé à se consacrer plus intensément à la peinture, il s'inscrit à la National Academy of Design de New York, et étudiera plus tard auprès de Robert Henri.

Wiggins voyagea souvent à l'étranger, surtout à Paris, et il adopta la palette lumineuse et la facture vibrante des Impressionnistes. Il est principalement réputé pour ses paysages enneigés de la ville de New York, souvent peints des fenêtres des bureaux de ses amis de Manhattan, et pour les paysages des environs de Old Lyme dans le Connecticut où il vécut pendant des années dans une ancienne ferme. En tant que professeur d'art, il inspira une génération de jeunes peintres ; il fut parmi les premiers à mettre au point la technique consistant à donner une conférence tout en peignant devant le public.

Wiggins fut, à son époque, le plus jeune artiste américain dont le Metropolitan Museum of Art de New York ait acheté des oeuvres, et ses tableaux figurent dans de nombreuses autres collections comme celles de l'Art Institute of Chicago, le Brooklyn Museum de New York et la National Gallery of Art de Washington.



Guy Carlton Wiggins

New York Public Library, Fifth Avenue, undated
Oil on board, 18 ¼ x 15 ¼ in.
The New Britain Museum of American Art
Charles and Elizabeth Buchanan Collection, 1989.44

Guy Carlton Wiggins

New York Public Library, Fifth Avenue, non daté
Huile sur toile, 46,4 x 38,7 cm
The New Britain Museum of American Art
Collection Charles et Elizabeth Buchanan 1989.44



Guy Carlton Wiggins

Road to the Wood, 1925

Oil on board, 20 x 24 in.

The New Britain Museum of American Art

Grace Judd Landers Fund, 1939.01

Guy Carlton Wiggins

Road to the Wood, 1925

Huile sur toile, 50,8 x 61 cm

The New Britain Museum of American Art

Fonds Grace Judd Landers 1939.01

Part II: The Spirit of Lady Liberty

Liberty Enlightening the World, better known as the Statue of Liberty, was a gift from the French Republic to the people of the United States in honor of America's centennial and to symbolize the friendship between the two countries. The construction of the sculpture was a joint effort between France and the United States; Frédéric-Auguste Bartholdi was the sculptor, Gustave Eiffel, designer of the Eiffel Tower, devised the structural support, and the American architect Richard Morris Hunt designed the pedestal. The statue was dedicated on October 28, 1886, and placed on Bedloe's Island

(renamed Liberty Island in 1956) in New York Harbor. The statue is one of the most recognizable icons of the United States. It represents liberty and democracy, a symbol of hope for all who see her and a source of inspiration to many artists.

A poem, *The New Colossus*, by Emma Lazarus (American, 1849-1887), about the Statue of Liberty, appears on a plaque at the base of the statue, welcoming immigrants. It ends with the statue herself speaking:

*Give me your tired, your poor,
Your huddled masses yearning to breathe free,
The wretched refuse of your teeming shore.
Send these, the homeless, tempest-tossed, to me:
I lift my lamp beside the golden door.*

Partie II : L'esprit de Dame Liberté

La Liberté éclairant le monde, plus connue sous le nom de Statue de la Liberté, fut un cadeau de la République française au peuple des Etats-Unis en l'honneur du centenaire de l'Amérique et pour symboliser l'amitié entre les deux pays. La construction de la sculpture fut une entreprise commune entre la France et les Etats-Unis. Frédéric-Auguste Bartholdi en fut le sculpteur, Gustave Eiffel, concepteur de la tour Eiffel, en créa l'armature et l'architecte américain Richard Morris Hunt en dessina le socle. La statue, placée sur l'île de Bedloe (rebaptisée île de la Liberté en 1956) dans le port de

New York, fut inaugurée le 28 octobre 1886. C'est l'une des images les plus symboliques des Etats-Unis. Elle représente la liberté et la démocratie, elle est un signe d'espoir pour tous ceux qui l'aperçoivent et une source d'inspiration pour de nombreux artistes.

Sur le piédestal de la statue, en un message d'accueil aux immigrants, sont gravées ces lignes d'un poème, Le Nouveau Colosse, écrit au XIXe siècle par Emma Lazarus :

Laissez venir à moi vos pauvres harassés,
Vos masses entassées qui ont soif de liberté,
Misérables rebuts de vos rivages surpeuplés.
Envoyez-moi les sans-abri, ballottés par la tempête.
Je lève mon flambeau près de la porte d'or !

David Butler (1898-1997)

David Butler was born in Good Hope, Louisiana, the first of eight children, to a religious family. His father was a carpenter, his mother a devout worker in her community church. Butler worked cutting grass, as a sugarcane harvester, farmer, wagon driver, and a laborer in a sawmill. He turned to art fulltime after a partial disability from an accident in the sawmill.

He used brightly colored house paint on his imaginative sculptures, many of them wind driven assemblages that he placed around the yard. He also created metal cutout polychrome window screens to embellish his small house in Patterson, Louisiana. His constructions of farm, exotic and imaginary animals, roosters, chickens, and flying elephants, religious subjects such as crucifixion and nativity scenes, as well as figural forms like this Statue of Liberty, were fashioned from roofing tin that he flattened, cut with a meat cleaver and hammer, painted, and sometimes decorated with found objects,

Butler enjoyed acclaim and a one-person exhibition at the New Orleans Museum of Art, Louisiana, in 1970. He was included in the seminal *Black Folk Art in America 1940-1980*, Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C., 1980; and in *Passionate Visions of the American South*, New Orleans Museum of Art, 1995. Butler is represented in the permanent collections of the American Folk Art Museum, New York City; the Newark Museum, New Jersey; and the New Orleans Museum of Art, Louisiana, among others.

—Prepared by Lee Kogan, Director, Folk Art Institute,
Curator of Special Projects for the Contemporary Center. 10/21/05

David Butler est né à Good Hope en Louisiane, le premier des huit enfants d'une famille pieuse. Son père était charpentier, sa mère se consacrait dévotement au service de la paroisse. Butler travailla d'abord comme tondeur de gazon, récolteur de canne à sucre, fermier, camionneur, et ouvrier dans une scierie. C'est après qu'un accident dans sa scierie lui ait valu une invalidité partielle, qu'il se consacra entièrement à l'art.

Il utilisa de la peinture industrielle, dans des teintes vives, sur ses sculptures pleines d'imagination, dont beaucoup étaient des mobiles qu'il disposait dans son jardin. Il créa aussi des écrans de fenêtre en métal découpé polychromes pour orner sa petite maison de Patterson, en Louisiane. Ses constructions d'animaux de ferme, exotiques ou imaginaires, coqs, poulets et éléphants volants; ses sujets religieux, comme des crucifixions et des nativités; ses formes figuratives, telles que cette Statue de la Liberté, étaient façonnées dans des plaques de toiture en fer blanc, qu'il aplatissait, découpait avec un couperet à viande et un marteau, peignait et décorait parfois avec des objets trouvés au hasard.

Butler reçut beaucoup d'éloges lors de l'exposition qui lui fut consacrée au New Orleans Museum of Art en 1970. Il figura dans la très riche exposition Black Folk Art in America 1940-1980, à la Corcoran Gallery of Art, à Washington; et dans une autre exposition Passionate Visions of the American South, au New Orleans Museum of Art, en 1995. Butler est présent dans les collections permanentes de l'American Folk Art Museum de New York, du Newark Museum dans le New Jersey, du New Orleans Museum of Art, en Louisiane, et de bien d'autres musées.

—Préparé par Lee Kogan, Directeur du Folk Art Institute, Conservateur des projets spéciaux pour le Contemporary Center. 10/21/05



David Butler

Statue of Liberty, Louisiana, c. 1980s
Paint on metal, 42 ½ x 21 in.
Collection of American Folk Art Museum, New York
Gift of Robert Bishop, 1985.37.013

David Butler

Statue of Liberty, Louisiane, c. 1980s
Peinture sur métal, 108 x 53,3 cm
Collection of American Folk Art Museum, New York
Don de Robert Bishop 1985.37.013

Kathy Jakobsen (born 1952/née en 1952)

Kathy Jakobsen painted her memories of growing up in Deerborn Township, Michigan, but some of her strongest memories are views of New York, where she moved in 1978, and of patriotic images that express her strong love of country.

The daughter of an artist, Jakobsen was interested in art, and in the mid-1970s was executing fraktur (calligraphic watercolors). Robert Bishop, former director of the American Folk Art Museum, who was then associated with the Henry Ford Museum in Deerborn, Michigan, discovered Jakobsen. Bishop encouraged her to come to New York, which she did, and arranged gallery representation for her.

Jakobsen works in oils on canvas from photographed scenes. Her works present an optimistic life view. "I paint the way I would like it to be..." Of her 600 or more paintings, many were commissioned and several were sold in print editions. In 1991 Jakobsen had a twenty-five year retrospective at the Housatonic Museum of Art, Bridgeport, Connecticut. Her paintings are in the American Folk Art Museum, New York City, and the American Museum, Bath, England.

—Prepared by Lee Kogan, Director, Folk Art Institute, Curator of Special Projects for the Contemporary Center. 10/21/05

Kathy Jakobsen a peint les souvenirs d'une enfance passée à Deerborn dans le Michigan, mais certains de ses souvenirs les plus forts sont des vues de New York, où elle s'installa en 1978, et des images patriotiques qui expriment son amour profond pour son pays.

Fille d'un artiste, Jakobsen s'intéressa à l'art, puis au milieu des années 1970 à la calligraphie à l'aquarelle (dans le style Fraktur). Robert Bishop, ancien directeur de l'American Folk Art Museum, qui était alors associé à l'Henry Ford Museum à Deerborn dans le Michigan, découvrit Jakobsen. Il l'encouragea à venir à New York, ce qu'elle fit, et l'introduisit dans les galeries d'art.

Jakobsen peint des huiles sur toile à partir de scènes photographiées. Son travail présente une vision optimiste de la vie. « Je peins comme je voudrais que ce soit... » Elle a exécuté plus de six cents peintures, dont un grand nombre lui ont été commandées et plusieurs ont fait l'objet de reproductions en série. En 1991, une rétrospective de vingt-cinq ans de l'œuvre de Jakobsen a eu lieu au Housatonic Museum of Art, à Bridgeport dans le Connecticut. On trouve ses peintures à l'American Folk Art Museum, de New York, et à l'American Museum de Bath, en Angleterre.

—Préparé par Lee Kogan, Directeur du Folk Art Institute, Conservateur des projets spéciaux pour le Contemporary Center. 10/21/05



Kathy Jakobsen

New York Harbor with Statue of Liberty, c. 1985
Acrylic on canvas, 18 x 18 in.
Collection of American Folk Art Museum, New York
Gift of the artist

Kathy Jakobsen

New York Harbor with Statue of Liberty, c. 1985
Acrylique sur toile, 45,7 x 45,7 cm
Collection of American Folk Art Museum, New York
Don de l'artiste

James P. Leonard (born 1949/né en 1949)

James Leonard currently lives in the Pocono area of Pennsylvania, attending to his infirm mother. His permanent residence is a historic house on a ten-acre farm in Lewisberry, York County, Pennsylvania, where he spends time making wine for family and friends and complex copper wind “machines” with propellers and as many as 2,000 parts. He has made at least one-hundred of these works that range in size from one to five feet in length. Separated from his workshop tools, he currently makes elaborate frames for an artist friend’s glass plaques.

Born in East Orange, New Jersey, following high school graduation, he joined the Navy and became an optical man fixing periscopes and binoculars. He served in Guam and following discharge taught himself cabinetmaking. For several years, he exercised his cabinet making skills and also worked in construction. Leonard began making whirligigs (toys having a whirling motion) in the 1970s, inspired by personal experience and political and social themes.

Leonard’s sculptures are in the collections of the American Folk Art Museum, New York City; the Smithsonian American Art Museum, Washington, D.C.; the American Visionary Art Museum, Baltimore, Maryland; and the Children’s Museum, Pittsburgh, Pennsylvania, to name a few.

This work was in the *Liberties With Liberty* exhibition at the Museum of American Folk Art, 1986, an exhibition that coincided with the hundredth anniversary of France’s generous gift of the Statue to the United States.

—Prepared by Lee Kogan, Director, Folk Art Institute, Curator of Special Projects for the Contemporary Center. 10/21/05

James Leonard vit actuellement dans la région de Pocono en Pennsylvanie, auprès de sa mère invalide. Sa résidence est une demeure historique dans une propriété de cinq hectares, à Lewisberry, York County, en Pennsylvanie, où il partage son temps entre la production de vin pour sa famille et ses amis et la fabrication de « machines » à vent en cuivre, objets complexes à hélices, pouvant comporter jusqu’à deux mille pièces. Il a fabriqué au moins cent de ces œuvres, qui mesurent entre 30 cm et 1,50 mètre. Ayant provisoirement abandonné son atelier et ses outils, il réalise actuellement des cadres raffinés pour les plaques de verre d’un ami artiste.

Né à East Orange dans le New Jersey, il fait des études secondaires avant de s’engager dans la marine où il devient réparateur d’appareils optiques, tels que périscope et jumelles. Il sert à Guam et, après être retourné à la vie civile, il se forme à l’ébénisterie. Pendant plusieurs années il exerce ses talents d’ébéniste et travaille aussi dans la construction. Dans les années 1970, Leonard commence à fabriquer des jouets mobiles, dotés d’un système de moulin à vent, qu’il façonne selon son inspiration personnelle ou sur des thèmes politiques et sociaux.

On trouve les sculptures de Leonard dans les collections de l’American Folk Art Museum de New York, du Smithsonian American Art Museum de Washington, de l’American Visionary Art Museum de Baltimore, dans le Maryland, et du Children’s Museum de Pittsburg, en Pennsylvanie, pour n’en citer que quelques-uns.

Cette œuvre a figuré dans l’exposition Liberties With Liberty, au Museum of American Folk Art, 1986, une exposition qui marqua le centième anniversaire du don généreux de la Statue de la Liberté par la France.

—Préparé par Lee Kogan, Directeur du Folk Art Institute, Conservateur des projets spéciaux pour le Contemporary Center. 10/21/05



James P. Leonard

**Statue of Liberty Being Repaired,
Brooklyn, New York, 1984**

Copper, 37 x 27 ¾ x 10 ¾ in.

Collection of American Folk Art Museum, New York
Gift of Katherine Willner, 1986.19.001

James P. Leonard

**Statue of Liberty Being Repaired,
Brooklyn, New York, 1984**

Cuivre, 94 x 70,5 x 27,3 cm

Collection of American Folk Art Museum, New York
Don de Katherine Willner 1986.19.001

Gregorio Marzan (1906-1997)

Gregorio Marzan was born in Vega Baja, a town in the fertile coastal flatlands west of San Juan, Puerto Rico, where he worked as a field hand and carpenter beginning very early in his life. He left school when he was only nine years old. Economic pressures brought him to New York in 1937, prior to the mass immigration of Puerto Ricans following World War II. He settled in East Harlem, New York, and the Works Progress Administration (a relief measure established in 1935 by executive order, which offered work to the unemployed on an unprecedented scale) found employment for him first as a sewer worker and shortly after in a factory that manufactured toys. His employment as a doll and toy maker for more than three decades allowed him to develop the skills on the job for the creation, after his retirement in 1971, of a distinctive, often whimsical body of folk sculpture as this Statue of Liberty attests. Although Marzan never visited the Statue of Liberty on Bedloe's Island in New York Harbor, he thought of the iconic statue as a symbol of American freedom and opportunity. He fashioned several Statues of Liberty, all with an ethnic flair.

—Prepared by Lee Kogan, Director, Folk Art Institute, Curator of Special Projects for the Contemporary Center. 10/21/05

Gregorio Marzan est né à Vega Baja, ville située à l'ouest de San Juan dans les plaines côtières fertiles de Porto Rico, où il a travaillé comme ouvrier agricole et comme charpentier dès son plus jeune âge puisqu'il avait quitté l'école à neuf ans. La mauvaise conjoncture économique le pousse à aller à New York en 1937, avant l'immigration de masse des Portoricains d'après la Seconde Guerre mondiale. Il s'installe dans East Harlem, à New York et c'est grâce à la Works Progress Administration (politique de grands travaux, mise en place en 1935 par l'Etat, pour donner du travail à la masse des chômeurs) qu'il trouve un emploi, d'abord comme égoutier, puis dans une fabrique de jouets. Les trente années qu'il a passées à fabriquer des poupées et d'autres jouets lui ont permis d'affiner le talent créatif qui, après son départ en retraite en 1971, l'a incité à fabriquer un ensemble de sculptures folkloriques originales, souvent pleines de fantaisie comme en atteste cette Statue de la Liberté. Bien que Marzan n'ait jamais visité la Statue de la Liberté dans le port de New York, il voyait cette célèbre statue comme un symbole de l'Amérique, terre de la liberté et des chances offertes à tous. Il a créé plusieurs Statues de la Liberté, toutes dans un style ethnique.

—Préparé par Lee Kogan, Directeur du Folk Art Institute, Conservateur des projets spéciaux pour le Contemporary Center. 10/21/05



Gregorio Marzan

Statue of Liberty, c. 1990
Mixed media on cardboard frame, 60 x 48 in.
Collection of American Folk Art Museum, New York
Gift of Alan and Marilyn Loesberg, 1990.12.001

Gregorio Marzan

Statue of Liberty, c. 1990
Technique mixte sur carton, 152,4 x 121,9 cm
Collection of American Folk Art Museum, New York
Don de Alan et Marilyn Loesberg 1990.12.001

Malcah Zeldis (born 1931/née en 1931)

Malcah Zeldis, born Mildred Brightman, in New York City, was raised in Detroit, Michigan, where her family moved when she was a very young child. Her father, a window washer by trade, introduced Zeldis to art with visits to the Detroit Institute of Art. At sixteen she went to live in Israel, married, had two children, and lived on several collective farms working at jobs, cooking, sewing, and grafting plants in the vineyard and flower nursery. Aron Giladi, an Israeli artist and “kibbutz” (collective) representative, saw some of Zeldis’s artwork and encouraged her to become an artist. She returned to the United States in 1958, and following a divorce, adjusted to life, and raised her children. When they were grown, she earned a college degree and turned to art, for which she had a calling from childhood.

Her narrative paintings on a broad range of subjects exude vitality and a strong social conscience. Zeldis has experienced success with sixteen one-person exhibitions and dozens of group exhibitions. Her paintings are included in the permanent collections of twenty-four museums, including the American Folk Art Museum, New York City; Fenimore House Museum, Cooperstown, New York; Smithsonian American Art Museum, Washington, D.C.; Milwaukee Art Museum, Milwaukee, Wisconsin; the International Folk Art Museum, Santa Fe, New Mexico; and the Jewish Museum, New York City.

The child of immigrant parents, the artist finds the Statue of Liberty an inspiring symbol.

—Prepared by Lee Kogan, Director, Folk Art Institute, Curator of Special Projects for the Contemporary Center. 10/21/05

Malcah Zeldis, née Mildred Brightman à New York, fut élevée à Detroit dans le Michigan, où sa famille s’installa quand elle était petite fille. Son père, laveur de carreaux, initia sa fille à l’art en l’emmenant souvent au musée local. A seize ans, Zeldis partit vivre en Israël, se maria, eut deux enfants et vécut dans plusieurs fermes collectives où elle faisait des travaux de cuisine et de couture, et des travaux agricoles dans les vignobles et les serres. Aron Giladi, un artiste israélien, représentant d’un kibboutz, vit quelques œuvres de Zeldis et l’encouragea à devenir artiste. Elle rentra aux Etats-Unis en 1958 et, après son divorce, se réadapta à la vie américaine et éleva ses enfants. Quand ils furent grands, elle obtint un diplôme universitaire et se tourna vers l’art, pour lequel elle avait une vocation depuis l’enfance.

Ses peintures narratives sur une large gamme de sujets débordent de vitalité et d’une forte conscience sociale. Zeldis a connu le succès avec seize expositions qui lui étaient entièrement consacrées et une douzaine d’expositions groupées. Ses peintures font partie des collections permanentes de vingt-quatre musées, notamment l’American Folk Art Museum, à New York ; le Fenimore House Museum, à Cooperstown, dans l’Etat de New York ; le Smithsonian American Art Museum, à Washington ; le Milwaukee Art Museum à Milwaukee, dans le Wisconsin ; l’International Folk Art Museum à Santa Fe, au Nouveau Mexique ; le Jewish Museum de New York.

Enfant de parents immigrés, l’artiste a trouvé dans la Statue de la Liberté un sujet d’inspiration fortement symbolique.

—Préparé par Lee Kogan, Directeur du Folk Art Institute, Conservateur des projets spéciaux pour le Contemporary Center. 10/21/05



Malcah Zeldis

Statue of Liberty, c. 1985

Oil on Masonite, 18 x 18 in.

Collection of American Folk Art Museum, New York

Malcah Zeldis

Statue of Liberty, c. 1985

Huile sur aggloméré, 45,7 x 45,7 cm

Collection of American Folk Art Museum, New York

Unknown

Whirligig Bugler, by an as yet unidentified artist, is one of many objects inspired by patriotic feelings towards country, here shown with pride in America and its fifty states. Dated to the 1950s, the maker was probably responding to the 1959 entry of Hawaii as the fiftieth state in the Union. The artist used a traditional form, the whirligig, a wind toy, to carve a bugler, a secular angel Gabriel, to joyfully proclaim the news. The maker placed the trumpeting bugler next to an inventive flag that featured a painted gold star

with the number fifty painted on its center in a circular surround of bright blue, the disc centered within a red and white rectangular field. Red and blue windmill blades to the right of the bugler invite the wind to blow to activate the luminous flag on the bugler's left and delight the viewer.

—Prepared by Lee Kogan, Director, Folk Art Institute, Curator of Special Projects for the Contemporary Center. 10/21/05

In the elaborate copper and gold leaf **Liberty Weathervane**, a female allegorical figure in classical garb proudly strides across the air currents. Aloft she holds an American flag of early design, which follows the dictates of the resolution of the Marine Committee of the Second Continental Congress, passed in Philadelphia on June 14, 1777. It stated: "Resolved, that the flag of the United States be thirteen stripes, alternate red and white; that the union be thirteen stars, white in a blue field representing a new constellation." The design follows the first Navy Stars and Stripes, with the stars arranged in staggered formation in alternate rows of threes and twos, and has the five-pointed "Betsy Ross flag" stars of 1776-1777.

Atop the flagpole sits a bald eagle, which appeared as early as the first design considered by the Great Seal design committee in August of 1776, as one of the six emblems for "the countries from which these states have been peopled" (i.e. the German Imperial eagle).

The most distinctive item of Liberty's dress is her Phrygian or "liberty cap." Named for the kingdom of Phrygia, which dominated

western and central Asia Minor around 800 B.C., the cap in Roman times came to symbolize liberty because it was given to newly freed slaves. Repeatedly exploited as a symbol in Classical Antiquity, the cap's import was preserved in Renaissance emblem books, depicted both as worn on the head and carried on a pole or spear. During the eighteenth century the "liberty cap" became known and widely adopted in Europe as a symbol of freedom from political tyranny. In 1765 the cap was adopted by American Patriot soldiers, especially by the Sons of Liberty, who often adorned it with the slogan "Liberty or Death." After the American Revolution the cap appeared on such paraphernalia of state as seals, and even on the 1793 Liberty Cap Half Cent. Thomas Crawford's original 1855 design for the figure of Freedom to top the U.S. Capitol showed the allegorical figure wearing the cap, but Mississippi plantation and slave owning Secretary of War Jefferson Davis, who became President of the Confederacy during the Civil War, vigorously objected, and Freedom received a helmet instead.

www.foundingfathers.info
www.everything2.com
xroads.virginia.edu

Inconnu

Wirligig Bugler, œuvre d'un artiste non identifié, est l'un des nombreux objets inspirés par des sentiments patriotiques, en l'occurrence la fierté à l'égard des Etats-Unis et de leurs cinquante Etats. Avec cette œuvre datée des années 1950, le créateur a probablement été inspiré par l'entrée dans l'Union d'Hawaii, qui en devint en 1959 le cinquantième Etat. L'artiste a utilisé un système traditionnel, le petit moulin à vent des enfants, pour sculpter un joueur de clairon, un ange Gabriel profane, qui proclame joyeusement la nouvelle. Le créateur a placé le joueur de clairon près d'un drapeau

imaginaire peint d'une étoile dorée portant le nombre 50 en son centre dans un cercle bleu vif, le disque lui-même étant placé au milieu d'un cadre rectangulaire rouge et blanc. Les lamelles rouges et bleues du moulin à vent, à la droite du joueur de clairon, invitent le vent à souffler pour activer le drapeau lumineux à gauche du personnage et enchanter le spectateur.

—Préparé par Lee Kogan, Directeur du Folk Art Institute, Conservateur des projets spéciaux pour le Contemporary Center. 10/21/05

Liberty Weathervane, (la Girouette de la Liberté), d'un travail raffiné en cuivre et feuille d'or, est une figure allégorique de la Liberté, vêtue à l'antique, qui chevauche fièrement les vents. Elle tient haut un drapeau des premiers temps de l'Amérique, conforme aux stipulations de la résolution de la Commission de la Marine du Deuxième Congrès continental, qui fut votée à Philadelphie le 14 juin 1777 : « Il a été résolu que le drapeau des Etats-Unis portera treize bandes alternées rouges et blanches ; que l'union sera figurée par treize étoiles, blanches sur champ bleu, représentant une nouvelle constellation ». Le dessin est conforme à celui du premier drapeau de la Marine, Navy Stars and Stripes, où les étoiles sont disposées en rangées alternées de trois et deux, et il montre les étoiles à cinq branches du « drapeau de Betsy Ross » de 1776-1777.

Sur la hampe du drapeau se dresse un aigle impérial, qui est apparu, dès le premier dessin soumis au comité de dessin du Grand Sceau en août 1776, comme l'un des six emblèmes évoquant « les pays dont les citoyens de ces Etats ont été les peuples » (à savoir l'aigle impérial germanique).

L'élément le plus remarquable dans l'habillement de la Liberté est son bonnet phrygien. Originaire du royaume de Phrygie, qui domina l'Asie Mineure occidentale et centrale autour du VIIIe siècle

av. J.-C., ce bonnet fut porté dans la Rome antique par les esclaves affranchis et devint un des symboles de la liberté. Attribut maintes fois utilisé dans l'antiquité classique, ce bonnet garde sa symbolique jusque dans les livres d'emblèmes de la Renaissance, où on le voit aussi bien porté sur la tête que fiché sur une hampe ou une pique. Au XVIIIe siècle, le 'bonnet de la liberté' se répandit et fut largement adopté en Europe comme symbole de libération de la tyrannie. En 1765, il fut adopté par les soldats patriotes américains, en particulier par les Fils de la Liberté, qui l'ornaient souvent du slogan 'La liberté ou la mort'. Après la Révolution américaine, le bonnet phrygien apparut sur des symboles de l'Etat comme les sceaux, et même sur la pièce de ½ cent de 1793, dite Liberty Cap Half Cent. Le dessin original réalisé en 1855 par Thomas Crawford pour l'effigie de la Liberté au sommet du Capitole de Washington montrait la figure allégorique coiffée du bonnet phrygien, mais le Secrétaire à la Guerre, Jefferson Davis, qui possédait des esclaves dans sa plantation du Mississippi, et qui devint Président de la Confédération durant la Guerre de Sécession, s'y opposa vigoureusement et la Liberté changea donc son bonnet pour un casque.

www.foundingfathers.info
www.everything2.com
xroads.virginia.edu



Unknown

Bugler, New York State; c. 1950
 Painted wood, metal, cloth, 36 x 43 x 22 in.
 Collection of American Folk Art Museum, New York
 Promised bequest of Dorothea and Leo Rabkin, P4.1980.014

Inconnu

Bugler, Etat de New York ; c. 1950
 Bois peint, métal, textile, 92 x 109 x 56 cm
 Collection of American Folk Art Museum, New York
 Legs promis par Dorothea et Leo Rabkin P4.1980.014



Unknown

Liberty Weathervane, c. 1875
Copper and goldleaf, 44 x 32 x 5 ½ in.
Collection of American Folk Art Museum, New York
Gift in memory of Sam and Selma Goldwitz, 1997.07.001

Inconnu

Liberty Weathervane, c. 1875
Cuivre et feuille d'or, 111,8 x 81,3 x 14 cm
Collection of American Folk Art Museum, New York
Don en mémoire de Sam et Selma Goldwitz 1997.07.001

Part III:
A Living Testament to Liberty,
Equality, and Fraternity

Barbara Ernst Prey and Anne Mimi Sammis are living artists who are dedicated to world peace,
and whose works embody the ideas of liberty, equality, and fraternity.

Partie III :
Un testament vivant à la liberté,
l'égalité et la fraternité

*Barbara Ernst Prey et Anne Mimi Sammis sont des artistes actuelles, dévouées à la cause de la paix
dans le monde, et dont les travaux expriment les idées de liberté, d'égalité et de fraternité.*

Barbara Ernst **Prey** (born 1957)

Born in New York, Barbara Ernst Prey grew up in Manhasset on Long Island. She earned a Bachelor of Arts degree in 1979 from Williams College in Massachusetts, and a Master of Divinity degree from Harvard University in 1986. Prey was awarded both a Fulbright Scholarship and a grant from the Henry Luce Foundation, enabling her to travel, study, work, and exhibit extensively in Europe and Asia. While she absorbed many influences during her travels, she remains an American artist rooted in the traditions of Winslow Homer and Edward Hopper. Prey currently lives in Oyster Bay, New York, and claims Maine as a second home and source of inspiration, having worked and exhibited there for several decades.

Prey was invited by President George W. Bush and First Lady Laura Bush to be the official artist for the White House 2003 Christmas card. Her painting was made part of the permanent collection of the White House. Many of her other works are included in prominent private, corporate, and museum collections throughout the world.

Prey was recently honored when NASA commissioned her to do a painting to commemorate the anniversary of the Columbia Tragedy. A print of the painting with a quote from the President was presented to the astronauts' families. Prey has again been selected by NASA to create a painting of the relaunch of the Space Shuttle Discovery next year. She was commissioned by NASA to paint the International Space Station, which is on exhibit at the Kennedy Space Center. She joins an elite group of American artists, including Norman Rockwell and Robert Rauschenberg, who have been invited by NASA to document space history.

This summer she was honored by the New York State Senate with the Senate's "Women of Distinction Award." She joins previous honorees Susan B. Anthony, Harriet Tubman, and Eleanor Roosevelt. The Women of Distinction program was created in 1998 to honor great New York women. In addition to historic figures, the Women of Distinction program also honors present day women whose achievements merit them special recognition.

<http://www.barbaraprey.com>

Barbara Ernst **Prey** (née en 1957)

Née à New York, Barbara Ernst Prey a grandi à Manhasset à Long Island. En 1979, elle obtient une licence de Williams College dans le Massachusetts et, en 1986, une maîtrise de théologie de l'Université Harvard. Prey se voit attribuer une bourse Fulbright et une bourse de la Fondation Henry Luce, qui lui permettent de voyager, d'étudier, de travailler et d'exposer largement en Europe et en Asie. Tout en absorbant de nombreuses influences pendant ses voyages, elle reste une artiste américaine enracinée dans la tradition de Winslow Homer et Edward Hopper. Prey vit actuellement à Oyster Bay, dans l'Etat de New York, mais considère que le Maine, où elle a travaillé et exposé pendant des décennies, est sa deuxième maison et sa source d'inspiration.

Prey a été choisie par le Président George W. Bush et la Première Dame Laura Bush comme artiste officielle pour créer la carte de vœux 2003 de la Maison-Blanche. Ses peintures sont entrées dans la collection permanente de la Maison-Blanche. Un grand nombre de ses autres tableaux sont détenus par des collections privées, des collections d'entreprises et des musées partout dans le monde.

Prey a récemment été mise à l'honneur par la NASA qui lui a demandé une peinture commémorative pour l'anniversaire de la tragédie de Columbia. Une reproduction de l'œuvre portant une citation du Président fut offerte aux familles des astronautes. Prey a de nouveau été choisie par la NASA pour peindre la scène du nouveau lancement de la navette spatiale l'année prochaine. La NASA lui a aussi demandé d'exécuter un tableau représentant la station spatiale internationale Discovery qui est exposée au centre Spatial Kennedy. Elle rejoint ainsi le groupe des grands artistes américains, comme Norman Rockwell et Robert Rauschenberg, auxquels la NASA a demandé d'illustrer l'aventure spatiale.

Cet été, elle s'est vu décerner le Woman of Distinction Award par le sénat de l'Etat de New York. Elle rejoint les précédentes lauréates telles que Susan B. Anthony, Harriet Tubman et Eleanor Roosevelt. Ce programme a été créé en 1998 pour rendre hommage aux femmes exceptionnelles de l'Etat de New York. Outre ces figures historiques, le programme honore aussi des femmes du présent dont les accomplissements méritent une reconnaissance spéciale.

<http://www.barbaraprey.com>



Barbara Ernst Prey

God and Country, 2001

Watercolor on paper, 27 ½ x 22 in.
Courtesy of the artist, Oyster Bay, New York

Barbara Ernst Prey

God and Country, 2001

Aquarelle sur papier, 69,9 x 55,9 cm
Courtoisie de l'artiste, Oyster Bay, New York

Anne Mimi **Sammis** (born 1940/née en 1940)

Anne Mimi Sammis is a renowned artist and sculptor whose works are represented in more than 300 public and private collections worldwide. Sammis started her artistic career working in the medium of watercolor. From landscape painting, she expanded her artistic vision to bronze sculptures, embracing the idea of the spiritual made manifest.

Sammis supports the global work for peace with her artwork entitled *One Thousand Years of Peace*, an exhibition of thirty bronze sculptures. This body of work was exhibited at the United Nations in September 2001, having previously been shown there in 1999, and at the Hague, Netherlands, in conjunction with The Hague Appeal for Peace Conference. More recently, Sammis received a commission from the Archbishop of Canterbury for Lambeth Palace, England, to honor Queen Elizabeth II's Golden Jubilee in June 2002.

Sammis lives and works in Narragansett, Rhode Island, and San Miguel De Allende, Mexico.

"It is my hope that my sculpture touches, inspires, and validates the peace that is within each one of us. I offer the sculpture in the spirit of creating the possibility of *One Thousand Years of Peace* in people's hearts and minds. The works are memorials to peace, joy, and love rather than to war or tragedy. They can help people to explore love within themselves, others, and God. I also wish to honor the great work that global peacemakers are doing for humanity to help end world strife and uphold the human rights of all peoples."

Anne Mimi Sammis est une artiste et un sculpteur de renom, dont les oeuvres sont représentées dans plus de 300 collections privées et publiques dans le monde. Sammis a commencé sa carrière artistique par l'aquarelle. Des peintures de paysages, elle a élargi sa vision artistique aux sculptures en bronze, adhérant à l'idée du manifeste spirituel.

Sammis soutient les efforts universels pour la paix avec son oeuvre intitulée One Thousand Years of Peace, une exposition de trente sculptures en bronze. Cet ensemble a été exposé aux Nations unies en septembre 2001, comme il l'avait déjà été en 1999, ainsi qu'à La Haye, aux Pays Bas, en partenariat avec la Conférence de l'appel pour la paix, de La Haye. Plus récemment, en juin 2002, Sammis a reçu une commande de l'archevêque de Cantorbéry pour Lambeth Palace, en l'honneur du jubilé d'or de la reine Elisabeth II d'Angleterre.

Sammis vit et travaille à Narragansett, dans le Rhode Island et, à San Miguel De Allende, au Mexique.

« Mon espoir est que ma sculpture touche, inspire et prouve que la paix est en chacun de nous. J'offre ces bronzes dans l'intention d'instaurer dans le cœur et l'esprit des gens l'idée que Mille années de paix (One Thousand Years of Peace) sont possibles. Ces sculptures sont un monument à la paix, à la joie et à l'amour plutôt qu'à la guerre ou à la tragédie. Elles peuvent aider les gens à explorer l'amour qui se trouve en eux, chez les autres et en Dieu. Je désire aussi rendre hommage à la tâche magnifique accomplie pour l'humanité par les artisans de la paix dans le monde, où ils contribuent à éteindre les conflits et à faire respecter les droits humains de chaque peuple. »



Anne Mimi Sammis

Dancing on the World, 1999

Bronze, 29 x 24 x 21 in.

Courtesy of the artist, Narragansett, Rhode Island

Anne Mimi Sammis

Dancing on the World, 1999

Bronze, 73,7 x 61 x 53,3 cm

Courtoisie de l'artiste, Narragansett, Rhode Island

Acknowledgments

Washington

Anne Johnson, Director, ART in Embassies Program
Virginia Shore, Senior Curator
Camille Benton, Associate Curator
Marcia Mayo, Publications Editor
Sally Mansfield, Publications Projects Coordinator

Paris

J. David Kay, Paris Coordinator
Amelie Lahontaa, Valerie Prédour,
Christelle Dussol, Translators
Patrick Maulave, Photographer

Vienna

Nathalie Mayer, Graphic Designer

Remerciements

Washington

Anne Johnson, Directrice, ART in Embassies Program
Virginia Shore, Conservatrice en chef
Camille Benton, Conservatrice Associée
Marcia Mayo, Directrice des Publications
Sally Mansfield, Coordinatrice de Programmes
de Publication

Paris

J. David Kay, Coordinateur à Paris
Amelie Lahontaa, Valerie Prédour,
Christelle Dussol, Traductrices
Patrick Maulave, Photographe

Vienne

Nathalie Mayer, Infographiste



Published by the ART in Embassies Program
U.S. Department of State, Washington, D.C.
May 2006